

LA

GORGONE.

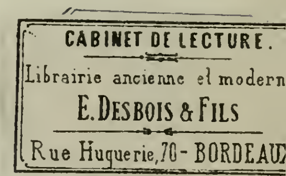
LA

GORGONE

PAR

G. DE LA LANDELLE.

2



PARIS.

LOCARD-DAVI, ÉDITEUR,

RUE DE L'HIRONDELLE, 16.

—

1851.

Impr. de Pommeret et Moreau, quai des Augustins, 17.

VII.

Le nègre du commandant.

L'appartement du commandant, à bord d'une frégate, se compose généralement de deux pièces principales, la chambre du conseil et la galerie.

La chambre du conseil, la plus spa-

cieuse et la première dans laquelle on pénètre n'est séparée du reste de la batterie que par une cloison ordinairement convertie en ratelier d'armes à l'extérieur. Quatre sabords armés de leur artillerie et un large panneau ouvrant sur le pont, éclairent cette pièce qui sert à la fois d'antichambre et de salle à manger, et où s'assemblent, comme l'apprend le nom réglementaire : les conseils d'avancement, d'administration ou de justice. L'ameublement, fort simple, se compose d'un buffet, d'une grande table, d'un certain nombre de chaises, d'une lampe suspendue et de quelques guéridons ou plateaux flottants aussi au gré du roulis et du tangage. Les canons et leurs ustensiles, confiés à des chefs de pièce choisis parmi les plus diligents, étincellent de propreté ; le plancher est d'une blancheur éclatante ; les baux et les mu-

railles fréquemment lavés à l'eau douce ne sont jamais souillés de la moindre tache. L'étranger est tout d'abord frappé par l'aspect de cette antichambre sévère ou règne l'ordre le plus minutieux.

La galerie fait contraste. Rien de plus coquet, de plus mignard, de plus confortable en même temps. Largement éclairée par quatre grandes fenêtres ou au moins par deux sabords sans canons garnis de rideaux de soie ; elle est meublée avec une extrême recherche. Un épais tapis s'étend sur le pont, un sopha et des fauteuils, des tables de jeu, une bibliothèque remplie d'énormes atlas, un secrétaire d'acajou, des caissons convertis en divans et surchargés de coussins, des glaces et des tableaux sont rangés tout autour de son rectangle allongé. Une boussole en cuivre poli ap-

pend au-dessus de la place où se tient habituellement le chef du navire. Une élégante cheminée à la prussienne est installée dans le boudoir maritime.

Outre ces deux pièces et deux petits réduits appelés bouteilles dont l'un sert de salle de bain et de cabinet de toilette, le commandant occupe encore dans l'entrepont, à l'arrière du carré de l'état-major, un espace considérable, proprement appelé *Sainte-Barbe*, et qui ne renferme plus la moindre parcelle de poudre en dépit du préjugé populaire. C'est l'office du commandant, qui a droit enfin à une chambre pareille à celle des officiers subalternes.

Les ordonnances qui lui accordent ainsi une cabine inutile en apparence, ont sage-

ment prévu le cas où le navire serait en branle-bas de combat, et où le logement principal disparaîtrait pour les nécessités de l'action. En effet, lorsque le branlebas est sérieux, les combattants envahissent l'appartement du capitaine, les meubles sont enlevés et déposés dans la *Sainte-Barbe*, les cloisons sont démontées, les aménagements de luxe démolis à coups de hache : rien n'est respecté.

Néanmoins, en temps de paix, les officiers supérieurs commandant renoncent souvent à la chambre du faux-pont, et font plusieurs heureux en l'accordant à un officier plus mal logé, qui cède la sienne à son tour, si bien que de proche en proche un élève de marine finit par jouir de quelque trou noir dont il fera ses délices. Mais Liart n'était pas homme à renoncer au moindre de ses priviléges.

Enfin, comme il trouvait gênant de ne pouvoir communiquer avec sa cellule de la Sainte-Barbe sans sortir de chez lui; malgré les réglements et les dépêches réitérées du ministre, il fit percer dans sa salle à manger un petit panneau par lequel on y descendait directement.

Cybélus eut pour demeure cette cabine contiguë au carré des officiers.

Le nègre, ainsi caserné, restait constamment à la disposition du maître; au premier coup de sonnette, il se glissait hors de son antre en rampant. Sa tête laineuse apparaissait d'abord à la hauteur de l'étroite écoutille, le buste se développait ensuite, et bientôt il était tout entier debout en présence de Liart.

Toutefois, après l'incendie, la sonnette

fut inutile ; le valet achevait de remettre à leurs places habituelles l'argenterie et les objets dont il avait rempli la malle de sauvetage deux heures auparavant.

— Cybélus ! approche ! dit le maître en s'asseyant.

Le valet de chambre fit quelques pas en avant, et puis resta dans un état complet d'immobilité, les bras pendants, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte.

— Cybélus, on m'a insulté ! dit le commandant,

Le nègre s'approcha et attendit la suite, sans faire un signe ni un geste quelconque.

— Je veux savoir qui a parlé.

— Difficile ! maître.

— Comment? s'écria Liart.

— J'ai cherché, maître. Après le feu, j'ai fait mon tour, j'ai parlé à mes hommes!.. Rien, personne ne sait rien!

— Mais, malheureux! qui a ri autour du grand panneau?

— Oh! pour ça, maître, tous ceux qui travaillaient là.

Liart se mordit les lèvres.

— Des noms! des noms! Je veux des noms! Parle!

Vous savez bien, maître; autour du

grand panneau il y avait les charpentiers, les calfats et la division d'incendie des gaillards; les noms sont sur le rôle de combat.

— C'est juste! dit Liart; mais il me faut le principal coupable.

— On cherche, maître?

— Qui soupçonnes-tu?

Le nègre se prit à sourire d'un air étrange, quoique Liart le regardât en face.

— Il y a trois cent cinquante hommes à bord, j'ai le choix entre plus de trois cents.

Liart se leva brusquement et parcourut sa galerie à grands pas.

— Quoi ! s'écria-t-il, je n'atteindrais pas ce misérable !... Cybélus ! Je veux, je veux qu'on le trouve !

Le nègre ne craignit pas de répondre :

— C'est commode et bientôt dit : Je veux !

— Je payerai !

— L'argent est bon, mais l'homme a bien gardé son secret, et l'équipage, quand même, est trop occupé pour bavarder.

— Tu surveilleras spécialement M. de Merval.

— Facile, maître.

— Ecrit-il toujours beaucoup?

— Oui, maître, mais tout est fermé à secret chez lui.

— Ah ça ! s'écria Liart, as-tu donc oublié les leçons que je t'ai fait donner?

— Non, maître, dit le nègre en souriant, encore ; mais Schneider veille à la porte, et vous savez que l'officier a juré d'assomer celui qu'il surprendrait à fouiller chez lui.

— Sot !...

Le nègre secoua la tête.

— On ne se laisse pas prendre; te disje !

— Difficile, maître.

— Et pendant les inspections, pendant les exercices, quant il est de quart, quand son domestique est à terre.

— Pour l'empreinte de chaque clef de la chambre du bureau, il faut beaucoup d'occasions et de temps; il faut être en rade et faire travailler des serruriers de la ville; pour le secret du cadenas encore plus.

— Je compte sur toi, Cybélus.

— Vous faites bien, maître; si vous m'aviez cru, il n'y aurait pas eu d'incendie. Je vous disais bien, moi, que ce Pigale devenait fou!...

— Assez, interrompit Liart. As-tu fait mon cadre?

— Oui, maître.

— Bien !

Le nègre, congédié du geste, sortit de la galerie, acheva ses arrangements, et se glissa dans son trou.

Liart se coucha en songeant encore à l'insulte qu'il avait essuyée et aux différents moyens de découvrir le coupable. Plus il y pensait, plus il trouvait de probabilités qui confirmaient ses soupçons contre Adrien de Merval.

— Pas de preuves ! pas de témoignages! et conséquemment pas de conseil de guerre possible! se disait-il. D'ailleurs, le fait lui-même ne doit pas aller devant l'autorité supérieure, c'est évident. Mais tout riche, tout protégé qu'est ce jeune homme, je le

mâterai ! Il plie déjà... Il a peur... Je le tiens.

Liart pensa ensuite à ses diverses scènes avec Phylon et Madec ; il s'accusa d'avoir faibli devant ce dernier. Enfin il esquissa mentalement le plan de son rapport au ministre.

Le jour commençait à poindre lorsqu'il parvint à fermer la paupière.

VIII.

Terre !

La Gorgone, remorquée par *L'Hécla*, gouvernait sur l'île de Minorque ; — eu égard à la vitesse et à la position estimée des deux navires, on comptait apercevoir la terre vers huit heures du matin. Mon-

toire avait succédé à Madec, et les gens de quart continuaient les réparations du gréement.

A six heures, Merval monta sur le pont.

Malgré les fatigues de la nuit, il n'avait pu dormir un seul instant; depuis qu'il savait Suzanne à bord du vapeur, il ne songeait qu'à elle et à la possibilité de la revoir. Mais son insommie ne fut pas causée par l'attente d'un bonheur que comprendront tous les cœurs de vingt ans; c'était la crainte de ne pas réussir qui le tenait éveillé.

Le jeune enseigne calculait les tours de service; le résultat de son calcul le décourageait.

Phylon, s'il n'eût pas été mis aux arrêts, aurait pris le quart à huit heures du matin après Montoire. Alors Merval aurait pu, à la rigueur, s'absenter jusqu'à midi, avec l'autorisation du commandant, mais Phylon manquant, c'était à Merval de prendre son tour. On objectera qu'il n'avait qu'à se faire remplacer par un de ses deux collègues; malheureusement Liart ne l'entendait pas ainsi; le cas était prévu : sous aucun prétexte, les officiers ne devaient permuter entre eux. — Merval, dira-t-on, pouvait attendre la fin de son quart; mais en supposant même que *L'Hécla* n'eût pas encore repris sa route, la difficulté restait la même. — Durant les quatre heures qui suivent le quart, l'officier est de *corvée*, et ne quitte le bord que pour affaire de service par ordre supérieur.

Il s'ensuit que, dans un état-major ré-

duit à trois membres actifs, chacun ne jouit de quatre ou six heures *libres* (c'est l'expression consacrée,) qu'après huit ou douze heures de service; et que faire de ces heures libres, quand elles se présentent au milieu de la nuit ou de très-grand matin? qu'en faire, lorsque des exercices, des inspections ou des repas les morcellent et les réduisent de moitié? qu'en faire, lorsqu'elles se chevauchent avec les heures hors desquelles on n'accorde point de canots, comme il arrive la plupart du temps?

Il n'est pas nécessaire de servir sous un commandant tyrannique, pour que l'on n'ait jamais un instant à consacrer à une visite en rade ou à terre, si l'on n'est que trois officiers chefs de quart. Les ordonnances autorisent d'ailleurs tout capitaine

à réduire à trois le nombre des tours de service, quel que soit celui des membres de l'état-major.

Liart avait permis néanmoins qu'on allât jusqu'à quatre, et cela surtout pour ne point placer Montoire en sous-ordre ; mais si l'un des officiers était malade ou aux arrêts, il ne souffrait pas qu'un élève de marine le remplaçât, quoique ce soit un usage assez répandu.

Ainsi, Merval se voyait enchaîné sur la frégate, de huit heures du matin à quatre heures de l'après midi. Comment ferait-il pour aller à bord de *L'Hécla*? telle était la question qu'il se posait ; et il avait beau réfléchir, il n'y trouvait pas de solution ; et il maudissait la carrière qu'il avait tant aimée, car jamais le joug n'avait plus lourdement pesé sur lui.

Quand on parle aux marins des privations et des périls de leur métier, du manque de nourriture, du défaut de sommeil, de la tempête, du naufrage et autres accidents sonores, les marins haussent les épaules en riant; — ils ont bien raison de rire.

Qui a embrassé la profession de la mer, sans s'être attendu à des catastrophes maritimes? Qui a le droit de se plaindre quand arrive l'instant de la lutte! On dira plus : — Quel futur aspirant de marine voudrait de l'aiguillette, s'il était sûr de n'avoir jamais que du beau temps et du pain frais?

Les émotions poignantes de l'histoire des naufrages, non seulement ne détournent pas de la carrière navale, mais atti-

rent vers elle. Les dangers et les fatigues ont des charmes lorsqu'on les voit à l'horizon, soit dans un avenir ténébreux, soit dans un passé lucide. Le vieux navigateur qui s'énorgueillit de s'être bravement et noblement comporté dans vingt rencontres épouvantables, est en cela semblable au jeune homme qui s'élance sur les mers, avec l'espoir de se conduire noblement et bravement à l'heure où l'on joue sa vie!

Bref, chacun a compté sur les gros temps, les écueils, la disette, l'épidémie, la tournadre, le calme, la soif et le reste; mais il en est bien peu qui aient su d'avance comment leur bât serait fait, comment leur chaîne serait rivée.

Nestor Laviolais, on l'a déjà dit, faisait exception à la règle générale.

Adrien, au contraire, entra dans la marine par enthousiasme, d'une manière chevaleresque, sans savoir ce que c'est qu'un tour de garde, qu'une permission d'aller à terre, que les sollicitations quotidiennes qu'exige le transport en canot, — sans se douter en rien des tracas intestins de la vie à bord.

Adrien les avait appris par expérience; mais l'appât du danger, — car le danger séduit les âmes ardentes, — l'espoir de se montrer homme de cœur, de se distinguer, de triompher enfin, de commander un jour, l'avait aidé à surmonter ses premiers ennuis. Ensuite, l'habitude était venue; il naviguait comme on navigue. Il avait eu ses illusions de débutant, il en perdit beaucoup, mais il en gardait encore assez. Sous la domination de Liart, les dernières

res, les plus précieuses s'enfuyaient une à une.

En se promenant sur le pont, après ses calculs de tours de quarts et de corvée :

— C'est humiliant ! se disait Merval. Quoi ! je ne pourrai pas revoir Suzanne, parce que monsieur le commandant juge à propos de me retenir à bord sans nécessité !.... Le service avant tout ; très-bien ! mais Madec ou même Montoire me remplacerait, et le service n'en souffrirait pas..... Si je vais demander la permission de permuter ainsi pour une heure, on me la refusera sans contredit !..... Je suis esclave !... je suis quelque chose de plus misérable encore, un écolier qu'on mène à la baguette !..... Je conçois qu'un homme

offre avec calme sa tête à la hache du bourreau, mais non qu'il tende sa main à la férule d'un pédagogue. Et que suis-je ici ? — un enfant soumis aux caprices d'un régent de classe. Mon collége s'appelle la frégate *la Gorgone*, mon pédant, monsieur Liart des Ardannes, capitaine de vaisseau. Est-ce servir son pays, cela ? Est-ce porter l'épaulette ou la livrée ?

Adrien s'exaltait.

Tandis que Montoire, attentif à la route, dirigeait les travaux des gens de manœuvre, l'ami de Nestor continuait ainsi :

— J'aime à braver l'eau et le feu de toutes les manières, je voudrais me battre à coups de canon ou à coups d'épée..... mais je ne veux pas être martyrisé à coups

d'épingle ! Grâce à Dieu, je verrai Nestor aujourd'hui ; il viendra lui, si moi je ne puis aller à son bord. Il faut en finir !..... Et quel besoin ai-je de rester dans la marine ?...

Adrien avait la fièvre ; on lisait sur ses traits les impressions violentes qu'il ressentait intérieurement.

Vers sept heures et demie, le nègre Cybélus se montra un instant au pied du grand mât, et pendant quelques secondes il examina le jeune enseigne ; puis il fit le tour du navire, tâchant de recueillir des gestes et des paroles.

Deux hommes se tenaient à l'écart : c'étaient Lartigue et Caboche. — Depuis leur fâcheuse surprise de la nuit précé-

dente, ils n'avaient pas eu le temps d'échanger une parole; ils sentaient le besoin de se parler en tête-à-tête. — Cybélus les remarqua, s'approcha d'eux sans affectation et voulut écouter :

— Chut! dit Caboche, monsieur Satan!...

— Attention! dit en même temps Lartigue, le mouchard noir!...

Ils ne se turent pas, mais parlèrent tout haut de pipes, de tabac, et d'autres matières non moins compromettantes.

— Diantre! pensa le nègre, ceux-ci m'ont vu!

Le capitaine d'armes, toujours rôdant suivant sa coutume, l'infatigable Argus,

qui ne dormait jamais, disait-on, passa par là bientôt après.

Il vit aussi le quartier-maître charpentier et le patron de chaloupe assis auprès du bossoir de bâbord sur le petit gaillard d'avant, et dominant de là le pont du remorqueur; il vit du même coup-d'œil Cybélus feignant d'examiner *L'Hécla*, mais, en réalité, guettant les deux quartiers-maîtres.

Les regards de l'adjudant de police glissèrent froidement sur Caboche et Lartigue, qui restèrent muets cette fois ; les regards de l'adjudant de police s'arrêtèrent sévèrement sur le nègre, qui ne sourcilla même pas.

— Cybélus, dit le sous-officier, je viens de trouver sur les caissons de la sainte-

barbe une veste rouge galonnée..... Comment! le commandant a l'extrême bonté de vous donner une chambre, et vous laissez traîner vos effets!..... Si vous n'aviez l'honneur de servir le commandant, je vous ferais retrancher de vin pour trois jours.. Suivez-moi! je vais vous rendre votre veste!

— Moi! dit insolemment le nègre, je n'ai pas le temps de vous suivre.

— Que faites-vous donc ici?

— Ça ne regarde pas le capitaine d'armes!

— Suis-moi, chien maudit! s'écria le sous-officier en prenant le valet de chambre au collet; et il l'entraîna de force.

Caboche et Lartigue respirèrent.

— Bon débarras! dit le premier.

— Ils se détestent, dit le second, jalousie de métier !

— Bah !... tu crois ça..... Ils jouent la comédie?

— Peut-être!

— Vois-tu, frère, reprit Caboche, le capitaine d'armes en a entendu cette nuit plus qu'il n'en fallait, mais pas assez apparemment. Il a donc envoyé l'autre nous espionner; heureusement, nous ne nous sommes pas laissé prendre..... Pour lors, monsieur Satan a fait quelque signal avec les doigts ou la tête, n'importe, pour lui

faire connaître que la mèche était éventée et que nous nous méfiions... La veste rouge est une blague, je ne suis pas la dupe de ce couple de brigands, pires que Liart, si c'est possible.

— Tais-toi, dit Lartigue convaincu, il y en a peut-être encore un par là... veillons au grain!

Les deux matelots se levèrent, l'un d'eux se pencha sur la poulaine, l'autre inspecta les environs du bossoir.

Tout-à-coup une exclamation des plus vigoureuses partit de la poitrine de Caboche.

— Qu'y-a-t-il, demanda le patron de chaloupe?

— Vois! reprit le charpentier avec une vive émotion et montrant de la main le gaillard d'arrière de *L'Hécla*, cette femme.

— Mais! s'écria Lartigue stupéfait.

— C'est elle! c'est bien elle!.. elle nous cherche!

Paoletta venait de les reconnaître, et d'un geste éloquent elle remerciait Dieu de les avoir sauvés.

Les deux amis n'osaient en croire leurs yeux; elle paraissait ivre de bonheur.

— C'est eux, s'écria-t-elle, avec enthousiasme, Martial, Caboche, je suis Paoletta.

La voix perçante de la jeune fille reten-

tit dans les airs; malgré la brise et le bruit des roues, elle parvint distinctement aux oreilles de son frère et de son fiancé, au comble de l'étonnement et qui agitaient leurs chapeaux, car ils n'osaient répondre.

Il est expressément défendu aux subalternes et aux passagers de se hêler d'un bord à un autre bord.

Ce fut même pour cela que Fortanet alors de quart sur le vapeur, s'approcha de la jeune Provençale et la pria de modérer les élans de sa joie; mais il le fit avec tant de politesse, que la jolie soubrette le remercia d'un sourire.

— Monsieur l'officier, dit-elle, j'ai prié pour eux toute la nuit. Le grand est mon

frère, l'autre, le blond est mon promis! Ils sont donc sauvés! Jésus Maria!... quel bonheur!

— Ce sont deux braves, mademoiselle, dit Fortanet. Je les ai remarqués la nuit dernière, toujours aux postes les plus périlleux.

— Je les connais, reprit Paoletta en faisant flotter son mouchoir blanc, et c'est pourquoi j'avais si grand peur.

— Je regrette bien sincèrement, dit Fortanet en se retirant, de n'avoir pu calmer vos légitimes inquiétudes..... J'ignorais leurs noms... Au moins puis-je vous dire qu'ils se sont distingués, et qu'ils méritent une récompense.

— Grand merci, monsieur, dit la jeune

fille, qui s'était placée à l'extrémité arrière, et de là ne cessait de faire les signes les plus expressifs.

Elle était vive, impressionnable, joyeuse, amoureuse, et qui plus est, Provençale : on laisse à juger de la rapidité de ses gestes.

Caboche et Lartigue cependant ne parvenaient pas à comprendre comment la fille du vétéran Urbain Lartigue, de Laciotat, se trouvait passagère sur le vapeur *L'Hécla*, présentement en route pour Alger.

L'alphabet des sourds-muets a toujours manqué aux amoureux et aux voyageurs, par mer. La pantomime de Paoletta toute ingénieuse qu'elle était, n'éclaircissait en

rien le mystère; mais les deux quartiers-maîtres virent facilement que la jeune fille était contente; ils s'en réjouirent.

Cependant le capitaine d'armes surprit les intelligences de Caboche et de Lartigue avec la passagère du vapeur. A tout événement, il consigna le fait sur son redoutable calepin, intermédiaire obligé entre les fautes commises et les punitions infligées.

D'autre part, Cybélus, toujours à la recherche du coupable de la nuit précédente, recommençait ses pérégrinations et faisait des remarques analogues.

Lorsque le nègre redescendit, sans avoir rien découvert, un grand bruit se fit entendre à bord des deux navires; les vigies venaient de signaler la terre.

On prévint aussitôt le commandant Liart, qui ne se pressa pas de monter; car il s'en fallait de plus de deux heures qu'on fût à l'entrée du port; mais il appela Cybélus, l'interrogea, n'obtint aucune réponse satisfaisante et ne put se rendormir, car sa colère, un moment assoupie, le reprenait. — Il s'habilla.

On prévint de même Nestor, qui sauta bas de sa couchette, courut sur le pont et reconnut Minorque dans le lointain. Il parut étonné de trouver Paoletta déjà levée, après une nuit d'émotions et de dangers, et s'approcha d'elle avec intérêt.

IX.

Le vieux chef.

A huit heures moins quelques minutes, le commandant Liart des Ardannes avait enfin achevé sa toilette du matin, il monta pour jeter un coup-d'œil à la terre.

Montoire était de quart et le salua obséquieusement.

Le vieux chef de timonnerie, le plus âgé des premiers maîtres du bord, se trouvait sur la dunette, il se découvrit aussi lorsque le capitaine de vaisseau parut; mais ensuite il reprit son travail interrompu, — importante opération qui exigeait de sa part l'attention la plus minutieuse. Il s'agissait de vérifier l'état des boussoles ou compas de route et de variation.

Le capitaine Rivelles, craignant que ces précieux instruments n'eussent souffert durant l'incendie, avait donné l'ordre de faire une série d'observations à cet égard.

Avec l'aide des seconds chefs et des quartiers-maîtres timonniers, M. Duparc, car

c'était ainsi qu'on l'appelait d'ordinaire, — remplissait scrupuleusement un devoir qui rentrait d'ailleurs dans ses attributions officielles.

En général, le chef de timonnerie, qu'il soit jeune, élégant, et visant à l'épaulette d'enseigne comme il arrive souvent, ou qu'il soit un vieux serviteur ainsi que le doyen de *la Gorgone*, est qualifié de *Monsieur*, sur l'avant et même à l'arrière, par un privilége unique dans la maistrance proprement dite. Il doit cette dénomination à une éducation supérieure, et peut-être aussi à la tradition, car il est le successeur direct des anciens pilotes hauturiers qui avaient jadis le rang d'officiers, comme les *masters* de la marine anglaise.

M. Duparc, mieux que tout autre, mé-

ritait d'être désigné avec respect; c'était un homme bien né que des malheurs successifs avaient fait déchoir de sa condition sociale.

Tour-à-tour volontaire et aspirant de marine sous la république et sous l'empire, il avait été enseigne provisoire, puis fait prisonnier, puis licencié à son retour des pontons; il avait alors commandé comme capitaine au long cours un corsaire qui fit de brillantes expéditions, et l'avenir lui réservait sans doute une position plus belle, lorsque la paix le força de désarmer.

Sous la restauration, il commanda au long cours, perdit sa fortune dans un naufrage, et rentra au service comme enseigne auxiliaire; mais, licencié de nouveau et n'ayant plus d'autre ressource, il s'était

vu contraint de solliciter le poste de premier maître timonnier.

M. Duparc avait gagné la croix de la Légion d'honneur dans l'une de ses dernières affaires; le grade de lieutenant de vaisseau lui fut même offert vers la même époque, mais alors il était capitaine-corsaire, il refusa un grade qui l'eût condamné à l'inaction.

L'âge avait tempéré la fougue martiale du vieux marin; sur son front, couronné de cheveux blancs comme la neige, une noble sérénité remplaçait l'ardeur belliqueuse des jeunes années; il ne se plaignait jamais de son sort, servait exemplairement, et n'avait pas encouru la moindre réprimande depuis son embarquement sur *la Gorgone.*

Liart s'adressa brusquement à lui :

— Faites à *L'Hécla* le signal de hisser les couleurs, dit-il.

Le vieux sous-officier, tout entier à ses vérifications, n'entendit pas, et continua son travail. Les autres timonniers n'ayant pas davantage entendu, personne ne l'avertit.

Une minute après, Liart, toujours inquiet et irrité, tourna la tête, s'aperçut que la flamme n'était point arborée, et, sans demander pourquoi :

— Comment ! s'écria-t-il, le signal n'est pas en haut !... Monsieur Montoire, faites mettre le chef de timonnerie aux fers, dans la cale !

Les timonniers virent leur vieux maître pâlir, se relever précipitamment, descendre sur le pont à la hâte et s'arrêter au pied du banc de quart.

Son regard interrogeait.

— Oui ! vous ! aux fers ! dit Liart.

En entendant cette sentence, le vieillard ne put retenir ses larmes :

— Aux fers ! moi ! commandant ! s'écria-t-il ; aux fers ! est-ce possible ? De quoi s'agit-il donc ?

Il se courbait, les mains jointes, et parlait humblement quoique avec une noble chaleur :

— Mais, commandant, reprenait-il, j'ai

quarante-cinq ans de navigation, dont trente ans de service, et je n'ai jamais été mis aux fers ! J'ai porté le trèfle d'aspirant et l'épaulette d'enseigne ; j'ai la croix d'honneur ; j'ai vingt blessures sur le corps; j'ai commandé au commerce ; j'ai été riche et reçu dans le monde; j'étais à Algésiras, à Trafalgar, à l'affaire de Boulogne ; j'étais à Navarin et à la prise d'Alger !... Pitié, commandant ! Il n'y a pas de ma faute, je n'ai pas entendu, je ne sais pas pourquoi vous me punissez, mon Dieu !... Me ferez-vous regretter de n'avoir pas pris ma retraite et de consacrer au service le peu de vigueur qui me reste ?... Me ferez-vous regretter de naviguer encore dans le but de pourvoir à l'éducation de mes petits-enfants ? Mon fils, commandant, mon fils unique a été tué lors du blocus d'Alger, dans la chaloupe de l'amiral Collet,

et voilà pourquoi je navigue encore!... Moi, commandant, j'ai servi sous ce même Collet, le brave des braves, et sous Linois, sous Lucas, sous Latouche-Tréville et sous l'amiral Duperré. Grâce! commandant, grâce, monsieur des Ardannes, ne déshonorez pas mes cheveux blancs!

Liart, froid comme marbre, l'écoutait, les bras croisés. Quand le vénérable maître eut fini, sans daigner lui répondre, il se tourna vers Montoire, et répéta :

— Monsieur, faites conduire cet homme aux fers, dans la cale.

— Aux fers! aux fers! murmura encore le malheureux vieillard en sanglotant.

Merval, témoin de cette nouvelle scène, était frappé de douleur.

— Si j'avais eu le malheur d'être de quart, pensa-t-il, je n'aurais pu obéir.

L'équipage s'était attroupé autour du grand mât, mais un regard menaçant du commandant Liart dissipa le rassemblement des matelots. Alors le capitaine d'armes leur jeta un regard de mépris; puis, sur l'injonction de Montoire, il conduisit aux fers l'infortuné premier maître.

Cependant, le signal était hissé; *L'Hécla* venait d'y répondre par l'*aperçu*; à bord des deux navires le pavillon fut arboré avec le cérémonial d'usage.

Huit heures sonnèrent.

Montoire rendit le quart à Merval.

Le commandant Liart rentra dans son appartement, où il reçut bientôt la visite du capitaine de corvette Rivelles.

Le brave officier en second s'était couché le dernier après l'extinction de l'incendie; — avant le jour il était sur pied et surveillait déjà les travaux des charpentiers et calfats, des gabiers et des canonniers. Mais quoique les avaries de la mâture et de la coque fussent extrêmement graves, une difficulté plus pressante le préoccupait.

La frégate allait au mouillage, et les énormes taquets appelés *bittes*, sur lesquels on tourne les chaînes-cables, étaient hors d'état de servir; le feu les avait rongés

ainsi que la partie du mât de misaine qui les avoisine. L'opération de jeter l'ancre ne pouvait donc plus se faire d'après les méthodes habituelles.

On n'entrera pas dans le détail technique des préparatifs auxquels le vieil officier présida en marin habile et ingénieux, afin de supplier à un appareil de première nécessité, dont la privation devenait d'autant plus sensible, qu'on n'avait plus ni chaloupe, ni grands canots.

Quand Liart se leva, son vigilant second avait déjà tout disposé pour prendre le mouillage d'une manière neuve, simple et sûre en même temps.

Rivelles venait rendre compte de ses opérations.

Si le commandant approuva hautement tout ce qu'il avait fait, ce ne fut pas sans ressentir un mouvement de basse jalousie.

Liart se savait incapable d'ordonner de semblables dispositions ; à peine comprit-il le rapport du capitaine de corvette, mais il ne perdit pas l'occasion d'adresser un reproche au valeureux marin.

— C'est très-bien ! capitaine, dit-il, d'un ton sec, vous avez devancé mes intentions ; cependant vous auriez beaucoup mieux fait de me consulter.

— J'en conviens, commandant, répondit humblement l'intrépide manœuvrier ; mais vous aviez veillé fort tard, je n'ai pas crut absolument nécessaire de troubler votre sommeil.

— Monsieur, repartit Liart, avec emphase, sachez bien, une fois pour toutes, qu'à mon bord le service du roi passe en première ligne, et surtout avant mes commodités personnelles.

Duguay-Trouin n'aurait pas mieux dit. Liart fut enchanté de sa phrase héroïque; le capitaine de corvette garda piteusement le silence.

Alors le commandant qui jouissait de son triomphe entama un nouvel interrogatoire; il essayait de prendre une revanche, il se vengeait de son infériorité par d'amères récriminations :

— Comment! monsieur le capitaine, disait-il, vous êtes chargé en chef de la police, vous avez en main le détail géné-

ral, et un misérable peut, par trois fois, pousser des cris de sédition sans que vous le découvriez.

Rivelles aurait voulu intercéder en faveur du vieux Duparc ; il essaya même de faire sentir que la punition générale de l'équipage était une mesure bien sévère, après une nuit de travaux.

—La plupart des hommes, murmurait-il, mériteraient plutôt des récompenses.

Liart haussa les épaules.

Il ne souffrit pas que le capitaine de corvette lui parlât du chef de timonnerie.

Pour prix du zèle qu'avait déployé le

vieil officier supérieur, Liart se montrait envers lui plus exigeant et plus sévère que jamais.

Rivelles admonesté vertement se retira.

L'heure de l'inspection approchait.

Malgré la position dans laquelle se trouvait *la Gorgone*, le commandant voulut que la parade ordinaire eut lieu.

L'équipage rassemblé se rangea sur le pont, et Liart, menaçant, le sourire du mépris sur les lèvres, passa dans les rangs ouverts, examina chaque maître, chaque matelot, avec une attention scrupuleuse.

Il cherchait les coupables de la nuit précédente.

[illegible]
ques pas derrière lui, et inscrivait sur son calepin avec une visible satisfaction, les noms de tous les hommes que Liart condamnait tour-à-tour à quelque peine de discipline.

Après l'inspection de l'équipage, le tambour fit le roulement du déjeuner de l'état-major.

Le commandant et son second se rendirent dans la chambre du conseil où leur couvert était mis.

Les officiers, au nombre de quatre, Madec, Montoire, le docteur et le commissaire, se mirent à la table de leur côté.

Phylon était aux arrêts.

Merval était de quart.

Les matelots irrités s'entretenaient, en travaillant, de la mise aux fers du chef de timonnerie, et des punitions qui se multipliaient.

Flageolet, le plus jeune des mousses du bord, pleurait, car le vieux Duparc était son protecteur.

Caboche et Lartigue trouvaient un sujet de distraction dans la présence de Paoletta la provençale, à bord de *L'Hécla.*

Mais Kerprigent, Célestin, Paille le maître-d'armes, Séligmann, Mulhausen et tant d'autres braves gens murmuraient en maudissant le capitaine de vaisseau, son nègre, et son capitaine d'armes : — Liart, M. Satan et Face-de-Fer.

X.

Jacques Liart des Ardannes.

Jacques Liart, fils d'un come du bagne de Rochefort, était entré dans la marine, à l'âge de quinze ans, en qualité de volontaire. Six ans après, vers la fin de 1810, il fut nommé enseigne, bien qu'il n'eût ja-

mais fait d'autre traversée que celle de l'île d'Aix à Brest, à bord d'une frégate qui échappa, sans coup férir, aux croisières anglaises. En raison de cette unique et remarquable campagne de mer, les contemporains et collègues du nouvel officier l'avaient pompeusement surnommé *Liart le Navigateur*. Depuis, il continua d'être embarqué sur des vaisseaux bloqués dans nos rades; ce n'est pas ainsi qu'il pouvait acquérir une grande expérience du métier. Cependant il se fit remarquer par une véritable aptitude au service des signaux, ce qui lui valut les bonnes grâces de l'amiral P. N., officier de mérite et cœur loyal, s'il en fut, mais homme rude, brusque, habituellement grossier, toujours d'un abord désagréable, et que les inférieurs évitaient systématiquement.

Liart, souple et rampant, s'offrit aux

coups de boutoir du vieux sanglier, jugea bientôt la position, devina le rôle à jouer et s'en tira en bon comédien. Militairement, du reste, Jacques Liart servait d'une manière admirable; il fut attaché à l'état-major particulier de l'amiral. A quelque heure du jour ou de la nuit qu'on eût besoin de ses services, il apparaissait sur-le-champ, en tenue, agrafé, boutonné, prêt à exécuter à la lettre tous les ordres, ne faisant jamais une observation, et, au retour de ses corvées, recevant, sans sourciller, les plus brutales remontrances.

Alors il arriva ce qui arrive assez souvent, c'est qu'un brave et digne chef prit sans défiance en affection un subalterne ambitieux, qni dissimulait sa rage secrète s'il était admonesté vertement, et qui rendait toujours un sourire pour une injure.

Dans son style de patron chaloupier, hérissé de jurons, qu'on va remplacer par des points d'exclamation et de réticence, l'amiral P. N., disait de Liart :

» Parlez-moi d'un officier comme ça !.. Il ne s'effarouche pas... pour un..... mot qui vous échappe une fois le temps !.. Il sait bien,.. ! qu'on ne cherche pas à l'humilier, ni lui, ni son épaulette,..... ! Je jure et je sacre, c'est ma façon de parler, à moi,... ! Peut-on se changer à cinquante ans, quand on a commencé mousse? Si je trouve qu'un homme est un sot, un imbécile ou un lâche,... ! je le dis en face ! Et si un officier fait des balourdises,.... ! je lui dis : » — Monsieur, vous êtes une franche bête,... ! » — Je veux bien que ce soit grossier, mais il faut prendre les gens comme ils sont, et je ne prétends pas être

une petite-maîtresse,... ! — il faut qu'on marche !..... Qu'on serve l'empereur et qu'on sache son affaire !... »

Liart ne perdait pas une occasion de causer avec l'amiral et de lui répéter comme siennes les idées essentiellement maritimes que le vieux marin avait émises le premier ; et comme en rade, avec ses fonctions spéciales, l'adjudant ne risquait pas de dévoiler son incapacité de manœuvrier, l'officier général, dupe de sa ruse classique, disait encore :

— ..... ! Voici un petit gaillard qui a bien pensé au métier, je le pousserai !....

En effet, l'amiral P. N. le poussa, et le poussa si fort, qu'il était déjà lieutenant de vaisseau en 1814, lors de la rentrée des Bourbons.

Liart demanda un congé, se rendit à Paris, et commença l'étude approfondie des couloirs ministériels. L'amiral boudait le nouveau gouvernement; Liart n'allait jamais le voir qu'en fiacre et à la nuit tombante, mais une fois chez son général il posait en *bonapartiste*.

Vers la même époque, mais dans une autre sphère, Liart eut l'adresse d'ajouter à son nom vulgaire la terminaison *des Ardannes*. Il s'inventa une famille ruinée par la révolution; — noblesse de robe, disait-il, bien connue à Poitiers, sous l'ancien régime. On le crut. Son nouveau nom figure depuis sur les listes de la marine.

Pendant les cent jours, le contre-amiral P. N. fut appelé au commandement

d'un de nos ports secondaires; Liart l'y rejoignit en qualité d'aide-de-camp.

La seconde restauration eut lieu; nouveau congé, nouvelles démarches au ministère. Des Ardannes sut plaire à M. le comte de Jancourt, qui dirigea le département de la marine du 9 juillet au 22 septembre 1815. Le brave P. N. dit à son protégé :

— Moi, mon ami, je suis un ancien, un vieux de la vieille!... je n'ai plus rien à faire désormais avec tous ces nobles! tous ces émigrés!... tous ces talons rouges!... qui nous pleuvent sur la carcasse. Déjà l'empereur avait gâté le métier, je l'ai toujours dit... Mais vous, vous êtes jeune, vingt-cinq ou vingt-six ans, n'est-il pas vrai?... Bon courage! La France blanche

ou tricolore est toujours notre patrie!... Servez-la!.. J'ai quelques camarades dans les bureaux, comptez sur moi!

Liart ne gagna que la décoration, au ministère du comte de Jancourt. Il fit alors campagne à bord de la frégate *la Vigilante*, où son impéritie fut cause de la mort du gabier Lebrave.

Trois ans à peine s'étaient écoulés, lorsque M. des Ardannes, lieutenant des vaisseaux du roi, obtint le commandement d'un brig de guerre et une mission secrète pour l'île d'Haïti.

Il arma au port de Brest, mit sous voiles, se tira tant bien que mal de la partie nautique de la campagne, et après avoir passé la Martinique, jeta l'ancre au Cap-Français.

Né pour l'intrigue, il devait faire preuve d'adresse. Il s'agissait surtout de sonder les dispositions des habitants à l'égard de la France restaurée ; quelques troubles avaient eu lieu dans l'île. Liart se mit secrètement en relation avec les chefs du complot.

Cybélus, alors employé comme espion et comme émissaire par ces derniers, fut envoyé à bord du brig. Liart, sans se prononcer ouvertement, encourageait les gens de couleur à agir, et leur promettait le concours de la France, s'ils parvenaient à donner quelque consistance à leur parti. Mais rien n'était écrit. Cybélus seul portait parole de terre à bord et du bord à terre. Une insurrection en règle couvait sous la cendre. Liart en attendait l'issue, prêt, si les révoltés l'emportaient, à se glo-

rifier hautement de son concours, prêt à les désavouer s'ils succombaient. La machination fut découverte, les chefs de la conspiration dénoncés, arrêtés et mis à mort. Cybélus vint demander asile à bord du brig, qui appareilla le lendemain.

Depuis cette époque, le nègre était le valet de chambre de Liart, auquel il devait pour ainsi dire la vie; l'officier, qui connaissait les talents d'espion du fugitif, ayant consenti à le cacher et à le sauver.

A Paris, Cybélus portait livrée, à Brest et à Toulon il était le domestique de M. Liart des Ardannes, à la fortune duquel il s'attacha ; car, de son côté, il avait eu le temps de comprendre que ses services et ses talents seraient dignement appréciés

et récompensés. Comme le capitaine le ménageait et le payait grassement, il lui obéissait avec un zèle à toute épreuve.

Peu à peu, d'ailleurs, les rapports du maître et du valet prirent un caractère d'intimité ou, pour être exact, de complicité, qui fit de chacun des deux le complément nécessaire de l'autre ; le nègre grandit de toute la hauteur d'où le blanc descendait. Cybélus, il est vrai, gardait les secrets de Liart, mais il les connaissait. Cette connaissance même lui donnait en présence du terrible commandant une aisance dont ne pouvaient jouir les subalternes ordinaires.

Le domestique conservait les formes les plus humbles tant qu'il faisait office de valet de chambre ; — à peine entré dans son

rôle d'espion, il dépouillait le masque servile et se permettait, comme on l'a vu, certaines grimaces et certaines répliques médiocrement respectueuses.

Après sa mission à Saint-Domingue, Liart obtint successivement plusieurs commandements, et se forma au métier de la mer; il devint un officier passable, sachant assez bien sa théorie, mais manquant de coup-d'œil, de spontanéité, d'instincts manœuvriers, et même assez souvent de sang-froid, ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé au choix, capitaine de frégate.

L'amiral P. N. ayant eu à se louer de la modération du gouvernement, et surtout des avances qui lui furent faites sous le ministère de M. de Clermont-Tonnerre,

cessa de bouder, et protégea Liart fort activement. Le nouveau capitaine de frégate fut, vers cette époque, appelé à Paris.

Tour-à-tour attaché au cabinet, président de plusieurs commissions et employé, en un mot, au service *in partibus* de la rue Royale, il se rendit indispensable.

En courtisan adroit, il sut conquérir les bonnes grâces de toutes les dames influentes au conseil d'amirauté; c'est alors qu'il fréquenta plus assidûment que jamais la maison Dupernet, et qu'il fit tous ses efforts pour obtenir la main de mademoiselle Thérèse, dont la riche dot eût singulièrement fait grandir son crédit. Il flatta le père Dupernet, ancien fournisseur des armées navales, entoura de petits soins sa fille unique, et parvint à se faire distinguer de la foule des prétendants.

Heureusement madame Dupernet avait découvert une partie de la vérité; car Liart ne manquait pas d'ennemis. On prit donc des faux-fuyants, on temporisa, on finit par refuser positivement, et l'on contraria sans contredit la jeune Thérèse, qui trouvait le jeune capitaine de frégate charmant. Ce fut même tout un petit roman de famille, sans tête ni queue.

Parmi les dames d'un certain cercle maritime et colonial, M. des Ardannes obtenait un merveilleux succès. Thérèse était fière de ses hommages. Elle soupira bien des fois pour lui; bien des fois elle se trouva la plus malheureuse des jeunes filles. Chaque jour, devant elle, M. des Ardannes était cité pour sa complaisance, sa galanlanterie, ses excellentes manières, son ton d'homme du monde, sa cordialité, son

esprit ; on raffollait de lui, on le louait à outrance ; mais M. et madame Dupernet savaient à quoi s'en tenir.

M. des Ardannes reprit enfin la mer ; Thérèse pleura, dit-on, ce qui ne l'empêcha pas d'épouser M. d'Héricourt, sept ou huit mois après.

Liart regretta la dot, et, revenu à Paris, il s'attacha spécialement à une vieille douairière, qu'il intéressa spécialement par le récit de son *émigration*. Liart ne tenait pas à quelques légers anachronismes. Il y gagna l'héritage de madame la baronne de Saint-Amour, dont il se prétendait neveu à la mode de Poitiers.

Quelques années plus tard, Liart et Cybélus firent, à bord de *la Claire*, cette

campagne mémorable, à la suite de laquelle deux officiers furent suspendus de leurs fonctions, un maître et deux matelots fusillés au port de Lorient, où revint la corvette.

Dans le club féminin de la rue Royale, club dont madame d'Héricourt faisait désormais partie, en plaignit beaucoup M. des Ardannes.

» Combien il avait dû souffrir, lui si doux et si sensible, de s'être vu réduit à de pareilles extrémités! Quel brave, quel énergique serviteur; il avait déployé une fermeté bien rare!

» — Si tous les chefs osaient en faire autant, disaient encore ces dames, la marine française serait bientôt épurée, ravivée, restaurée de fond en comble. »

Thérèse, d'un ton dolent, s'avisa un jour de lui parler de maître Merlin. Monsieur des Ardannes répondit en soupirant :

— Pauvre homme ! il était fou de bonapartisme ; il m'arracha en plein pont ma cocarde blanche ! J'ai fait l'impossible pour le sauver !

La réponse parut sublime, et, d'une commune voix, on reconnut que monsieur des Ardannes était un homme *très-bien pensant.*

Dans les ports, Liart commença d'être maudit.

L'amiral P. N. ayant été nommé directeur d'une des principales branches du

service Liart, sous les auspices de son patron, devint une influence. Mais l'astre autour duquel il gravitait sembla pâlir ; aussitôt le capitaine de frégate se rappela qu'il ne pouvait passer capitaine de vaisseau qu'après avoir rempli les conditions réglementaires. Il se fit donner un commandement et partit.

En 1830, à son retour, M. des Ardannes se souvint à point de son nom patronymique et roturier de Liart, et le rétablit sur ses cartes de visite, sans toutefois supprimer l'autre ; il prit en cela un juste-milieu parfait.

On le nomma capitaine de vaisseau.

Monsieur et madame Dupernet étaient morts, M. d'Héricourt se retirait des af-

faires, Suzanne était déjà une petite jeune personne, M. Liart des Ardannes se présenta chez madame d'Héricourt, mais il apprit que la famille du riche spéculateur vivait retirée dans ses terres.

Il avait presque entièrement oublié Thérèse et ses projets de jeunesse, quand il rencontra madame d'Héricourt dans le monde. Il sut être galant et poli.

Liart était alors une petite puissance.

Après la révolution de juillet, l'amiral P. N., d'abord tombé en disgrâce, fut par réaction élevé tout d'un coup au premier rang. Liart, son favori, grandit alors à tel point, qu'il devint presque un personnage. Le crédit du capitaine de vaisseau rayonnait bien au-delà de l'orbite naval.

On risquerait d'entrer dans le domaine politique si l'on en disait davantage.

Bref, il commanda l'une de nos stations de l'Océan, et quand il se fut ainsi mis en mesure d'être promu au grade d'officier général, il revint à Paris. On parla en haut lieu de lui décerner les étoiles du contre-amiralat. Mais *la Gorgone* armait, elle devait jouer un rôle diplomatique dans la Méditerranée, c'était le beau temps de la question d'Orient, on pensa que nul mieux que Liart des Ardannes ne convenait à pareille mission, et c'est pourquoi l'on s'empressa de la lui confier, bien que le navire ne fût qu'une petite frégate.

« Mon cher ami, écrivait à ce sujet l'amiral P. N., votre affaire est en bon chemin. Vous êtes adroit, menez à bien notre

opération secrète ; les derniers obstacles seront vaincus. »

Liart des Ardannes, déçu dans ses espérances, partit de Paris avec la rage au cœur, il avait cru tenir le grade de contre-amiral, et voici qu'on le soumettait à une dernière et délicate épreuve. Son protecteur était vieux et pouvait mourir. Les ministres, il le savait, sont plus changeants que les flots et les destins ; en politique, ce qui est magnifique le matin est bien souvent désavoué le soir. Liart était inquiet, et à juste titre. Il se rappela pourtant les excellents résultats de sa sévérité passée, et se promit d'être plus sévère que jamais.

— Par-dessus toutes choses, se disait-il, dans la marine comme ailleurs, il faut

faire parler de soi, se mettre à la mode, se distinguer de ses concurrents; la plupart de mes collègues sont bonnes gens, mous, sans vigueur : soyons féroce, s'il en est besoin.

D'autre part, Jacques Liart avait trop rampé devant ses supérieurs pour n'être pas terrible envers ses subalternes. Enfin, enfin, il n'était encore que capitaine de vaisseau.

Ces trois causes, unies à un caractère essentiellement orgueilleux et tyrannique, devaient achever de le rendre exécrable.

En écrivant à Nestor, Adrien avait pu porter quelques jugements prématurés, mais quand il dépeignait la frégate comme un enfer flottant, il n'exagérait pas.

Et cependant madame d'Héricourt n'avait rien cru, car elle était restée sous ses impressions de jeune fille. Elle n'avait vu Liart que dans le monde, brillant, sémillant, coquet, ne vieillissant pas, et marchant rapidement, sinon sans détours, dans la carrière des honneurs. Elle l'avait vu plus tard menant un train qui forçait à admettre que sa situation pécuniaire s'était fort améliorée.

On avait parlé d'une indemnité d'Haïti, du recouvrement inespéré d'un bien noble vendu nationalement, d'un héritage d'outre-mer, de foule d'autres sources de fortune impromptu ; — c'était un problème que Liart n'avait garde de résoudre. A peine lâchait-il à rares intervalles quelques mots obscurs sur sa prétendue tante, la baronne douairière de Saint-Amour,

dont il avait bien véritablement hérité du temps qu'il était attaché au cabinet du ministre.

Madame d'Héricourt se fiait aveuglément aux apparences, s'irritait tout bas de rencontrer tant de contradicteurs, s'obstinait dans ses préventions, et, sachant M. des Ardannes si près d'elle, elle désirait sa visite. Ce furent là ses premières pensées lorsqu'elle s'éveilla au bruit des gens qui signalaient la terre.

Suzanne alors songeait à Merval ; elle aurait voulu courir sur le pont, mais elle ne pouvait y monter seule.

— Aujourd'hui, pensait-elle, je le reverrai ; M. Nestor me l'a promis.

Paoletta, plus heureuse, voyait déjà

Lartigue et Caboche qui lui souriaient de loin.

Quand Nestor s'approcha d'elle, la joyeuse Provençale avait le cœur trop plein pour rien lui cacher.

— Merval saura tout cela dès ce matin, murmura le jeune capitaine. Voici une charmante auxiliaire qui lui sera certainement bien plus utile que moi !

Il s'applaudissait du heureux hasard qui avait conduit Paoletta, la sœur de Lartigue et la fiancée de Caboche, à suivre en Algérie la famille d'Héricourt ; et cette pensée, douce comme une espérance, compensait un peu les soucis que le sort de son ami lui causait.

En ce moment Paoletta fut mandée pour

aller remplir auprès de madame d'Héricourt ses fonctions de femme de chambre; mais à peine entrée dans le petit salon, elle courut à Suzanne et lui dit tout bas :

— Ils sont sauvés ! ma chère demoiselle ! je les ai vus tous les deux !

Suzanne félicita la jeune fille de bien bon cœur, et pourtant elle ne put s'empêcher de soupirer et de dire :

— Heureuse Paoletta !

Madame d'Héricourt n'avait pas achevé sa toilette lorsque l'heure du déjeuner sonna sur les deux navires.

Sur les deux navires, dans la salle à manger du commandant, comme dans le carré

des officiers, il était évident que les événements de la nuit précédente devaient occuper tous les esprits et fournir le sujet des diverses conversations.

Le commandant Liart des Ardannes garda néanmoins le silence assez longtemps. Rivelles, son commensal obligé, imita sa réserve.

Le nègre Cybélus, une serviette et une assiette sous le bras, se tenait derrière son maître ; le domestique du capitaine de corvette derrière le sien ; un maître d'hôtel, qui découpait et servait à table, rangeait les plats apportés par un des novices de la cuisine du commandant.

Tout cela se passait méthodiquement et avec une étiquette d'habitude.

— Capitaine, dit enfin Liart, vous me remettrez un rapport détaillé sur la conduite de l'état-major et de l'équipage pendant l'incendie.

On remarquera que cet ordre était en contradiction flagrante avec une des plus belles tirades du commandant, qui s'était vanté de tout savoir par lui-même.

Rivelles ne fit pas cette observation, et répondit simplement qu'il rédigerait le rapport.

— Cela me presse beaucoup, reprit le commandant... Maître d'hôtel, offrez donc du canard à M. le capitaine.

— Je vous rends grâces, commandant, j'ai déjeuné... Je vous prierai seulement

de tenir compte des devoirs du service qui m'empêcheront de...

— Je vous ai dit, monsieur, que je suis très-pressé.

— J'y passerai la nuit prochaine...

— J'aurais voulu l'avoir avant le départ de *L'Hécla*.

— En ce cas, commandant, il faudrait m'en occuper sur-le-champ, mais j'ai encore beaucoup de travaux à surveiller, et nous allons arriver au mouillage tout-à-l'heure.

— Diable! diable! dit Liart d'un ton d'impatience.

— Si vous vouliez provisoirement vous

contenter d'une simple note, je m'efforcerais...

— Vous avez déjeuné, disiez-vous?

Le capitaine de corvette, on le déclarera, n'avait presque pas mangé; il se réservait de prendre une copieuse tasse de thé, accompagnée de sandwichs et de galettes beurrées, qui figuraient déjà sur un des guéridons suspendus.

— Oui, commandant, répondit-il, j'ai déjeuné.

— N'y mettez pas de cérémonies, capitaine, je vous en prie, dit Liart.

— Commandant, reprit le second, je n'ai pas une minute à perdre; et, puisque

vous m'autorisez à ne vous remettre qu'une simple note, je vous demanderai la permission de prendre congé de vous.

— Allez, monsieur, allez! dit le capitaine de vaisseau.

Au moment où l'infortuné père Rivelles sortait de la chambre du conseil, il entendit le commandant qui disait :

— Maître d'hôtel, servez le thé, le beurre et les sandwichs !

Le domestique du capitaine de corvette l'avait suivi ; le commandant congédia du geste son maître d'hôtel, et baissant la voix :

— Cybélus, demanda-t-il, que disent les officiers ?

— Commandant, répondit le nègre avec humeur, que voulez-vous que j'en sache ? Je vous ai déjà dit cinquante fois de ne pas me forcer à servir à table le matin ; l'état-major déjeune en même temps que nous.

— Décidément, murmura Liart, je ferai pour le déjeuner comme pour le dîner, je le retarderai d'une heure. Va !

Un signe impératif accompagna ce dernier mot. Cybélus disparut par l'étroit panneau que l'on connaît et se mit aux écoutes.

Tandis que Liart complétait son repas fort à l'aise, le capitaine Rivelles monta sur le pont, donna quelques ordres à Merval qui était de quart, aux maîtres de toutes les professions et particulièrement au maî-

tre d'équipage ; puis il descendit dans sa chambre, se mit en devoir de rédiger sa note et dit à son domestique :

— Allez me chercher à la cambuse une galette de biscuit.

Tout en écrivant, le vieil officier trempa sa dure galette dans un verre de grog, et finit ainsi son déjeuner la plume à la main.

XI.

L'état-major.

La chambre commune de l'état-major, ou carré, est une assez vaste pièce, réglementairement située, à bord d'une frégate, entre la sainte-barbe et l'écoutille de la

cale au vin. Elle est entourée par les *cabines* des officiers.

Avant de passer outre, l'auteur éprouve l'impérieux besoin de confesser que jamais lieutenant ou enseigne de vaisseau n'appela cabine sa chambre de bord, et qu'un matelot ne saurait de quoi on lui parle si l'on prononçait ce mot devant lui; mais le terme de cabine, qu'on chercherait en vain dans le dictionnaire de l'amiral Willaumez, a été mis en vogue par nos devanciers, il est compris, il est commode, nous l'avons déjà employé plusieurs fois, les marins nous permettront de continuer à en faire usage.

Le carré est éclairé par un panneau quadrangulaire, qui répand une avare clarté sur la grande table de noyer au-

dessus de laquelle se balance une lampe astrale en cuivre. Des rideaux de coton jaunes, un buffet orné d'un étalage de verres plus ou moins ébréchés, une demi-douzaine de chaises couvertes en paille, sont ses autres meubles de rigueur.

A bord d'une frégate de 44 canons, comme la *Gorgone*, on ne peut se tenir debout dans le carré qu'entre les baux ou poutres qui supportent le pont supérieur, — celui de la batterie. — Le carré cependant est un séjour singulièrement envié par les élèves de marine, les seconds chirurgiens et les maîtres qui sont loin d'habiter de si brillantes demeures.

Une extrême propreté rehausse du reste ce logement qui devient en réalité assez agréable sur une frégate de premier rang.

Mais la *Gorgone* n'était qu'une petite frégate, bon navire de guerre et voilier excellent, ce qui ne prouve pas que l'appartement des offlciers fut des plus confortables.

Les chambres, étroites cellules dont il est flanqué, étaient au nombre de huit à bord de la *Gorgone.* A gauche, ou pour mieux dire à bâbord, en commençant par l'avant, se trouvait celle de Phylon - Binôme, toute meublée d'instruments et de livres de mathématiques ; ensuite, celle de Montoire, installée avec un incroyable luxe de draperies et de verroteries ; puis celle du docteur Blaye, où grimaçaient une tête de mort, quelques lézards empaillés et des serpents renfermés dans des bocaux. La dernière cabine de ce côté du navire ouvrait dans la sainte - barbe, et

avait pour maître le capitaine de corvette Rivelles.

En face de Phylon-Binôme, et conséquemment à tribord, habitait le commissaire Gerbier, dont les registres de comptabilité rivalisaient avec les tables de logarithmes du mathématicien. En face de Montoire était le domicile de Madec, réduit de Spartiate, propre, mais presque vide, où l'on ne voyait que le petit bureau, la commode et les objets de couchage fournis par le port. Enfin, vis-à-vis du docteur, on rencontrait la cabine d'Adrien de Merval, simplement mais élégamment arrangée.

Immédiatement après, venait la chambre du commandant, dévolue, comme on le sait, au nègre Cybélus, et symétrique

à celle du capitaine Rivelles. Une cloison de quelques lignes séparait donc l'enseigne de l'âme damnée de Liart, de ce valet astucieux que l'équipage avait appelé M. Satan, et à qui l'intraitable capitaine de vaisseau confiait la mission d'épier les subalternes.

Quand le nègre se mit au guet pour écouter la conversation des officiers, déjà cette conversation était fort animée entre les quatre convives assis à table et un cinquième qui mangeait dans sa cabine.

— Messieurs, disait Phylon-Binôme, je viens calculer approximativement le prix des avaries de la frégate !... Écoutez, commissaire, et frémissez...

— Écoutons, admirons ce brave mili-

taire, fredonna Montoire en voix de fausset.

— Laissez-le donc parler, interrompit le docteur Blaye, on n'entend déjà pas trop bien cette voix qui part de bâbord devant, comme d'une caverne : *sicut ex... sicut de... qualis è profundis...*

— Docteur, de grâce, pas de citation latine, dit le commissaire, vous feriez mieux d'écouter vous-même l'oracle sibyllin.

— *Constitit Æneas, strepitumque exterritus hausit*,

reprit néanmoins le docteur tout heureux d'avoir enfin trouvé un vers de Virgile.

— Cent quatre-vingt dix-huit mille

neuf cent cinquante - trois francs au minimum, s'écria Phylon d'une voix de commandement.

— Bah ! fit Montoire.

— Je suis prêt à prouver que je n'exagère point d'un centime : 1° pour la chaloupe, le grand canot et les autres embarcations dont il ne reste rien qui vaille...

— Grâce! grâce, du détail, reprirent à l'unisson les trois premiers interlocuteurs.

— Pour le mât de misaine et les bittes.....

— Assez; assez !.....

— Docteur ! dit Madec, avez-vous servi l'officier de quart?

— Ah diable ! j'oubliais !... Schneider, une assiette !

— M. de Merval a fait dire qu'il ne voulait plus que son café, répondit le maître d'hôtel de l'état-major.

— Il faut avouer, murmura le docteur, que les officiers de vaisseau font de tristes repas quand ils sont de quart !

— Ah ! pour mon compte, je ne m'en gêne pas, reprit Montoire. Le commandant, qui nous oblige à déjeuner sur le pont, n'entend pas nous condamner à jeûner, ce serait contradictoire dans les termes.

— Mais non par le fait, dit Madec. J'ai eu beau me poser le principe de ne pas

me presser et de manger exactement comme à table, cela m'est impossible quand je suis de quart. A bord de tous les bâtiments où j'ai navigué jusqu'ici, l'officier de service se faisait remplacer pour prendre ses repas.

Cette parole parut vraisemblablement compromettante, car le commissaire et même le docteur ne répliquèrent rien; mais Phylon-Binôme dit de son coin :

— Vous avez bien raison, mon cher Madec, j'ai calculé que ces repas hâtifs qui reviennent périodiquement de quatre fois l'une, nuisent à notre santé dans la proportion d'un huitième.

— Oh ! fit le docteur.

— Bah ! s'écria le commissaire.

— Vous plaisantez! dit Montoire.

— J'ai peu de connaissance en médecine, continua Phylon, quoique je m'en sois occupé au point de vue mathématique; mais sans être fort habile, je puis affirmer et démontrer, ce qui est mieux, que ces repas pris sur le pont, c'est-à-dire sur le pouce...

— Phylon, vous tournez au facétieux...

— Je ne plaisante jamais, répondit le calculateur... Que ces repas, dis-je, s'ajoutent aux diverses causes, au nombre de quatre, qui nous rendent particulièrement sujets à des gastro-entérites, à des duodénites et à une multitude d'autres maladies de l'estomac ou des intestins.

— Docteur ! docteur ! on empiète sur vos domaines.

— Et quelles sont, s'il vous plaît, ces quatre causes premières dont vous parlez? demanda Madec.

Montoire avait pris la parole et défendait le système de Liart.

— L'officier de service, disait-il, écrit et signe son quart, il en est seul responsable, et en saine justice il ne doit pas se reconnaître coupable des bévues que son remplaçant pourrait commettre pendant qu'il serait en bas. Ainsi le commandant, en exigeant que sous aucun prétexte on ne confie son quart à un collégue, n'a fait qu'un acte logique et dans l'esprit des réglements.

— C'est vrai! dirent le docteur et le commissaire.

— Et moi, je dis que non, reprit Madec d'un ton calme, car, à la grande rigueur, on pourrait parfaitement exiger que le remplaçant écrivît et signât de son nom la demi-heure ou l'heure qu'il aurait passée sur le pont.

— Ah! Madec! je pensais que vous m'écoutiez? s'écria piteusement Phylon-Binôme.

— Je vous écoute aussi. Seulement je ne pouvais laisser passer sans réponse l'assertion de M. l'officier de choix.

— Monsieur Madec, s'écria Montoire, pourquoi me désigner ainsi?

— Mais, reprit froidement Madec, êtes-vous ou non l'officier de choix de M. Liart des Ardannes?

— La paix! messieurs, la paix! dirent à la fois le docteur et le commissaire en s'adressant chacun à l'un des enseignes.

— Si vous m'écoutiez, Madec, vous feriez mieux! criait Phylon, les quatre causes... les causes... la cause première est uniquement la navigation... les autres...

La voix du malheureux calculateur était continuellement étouffée par celle de Montoire, du commissaire et du docteur.

Un coup de sonnette partit de la chambre du conseil.

— Cent contre un, dit Phylon-Binôme

s'interrompant, que voici un ordre du commandant. Madec, mon ami, préparez vos binocles et votre gosier, je suis séquestré du nombre des vivants.

A peine avait-il achevé cette phrase, qu'un timonnier entra et remit à Madec le cahier d'ordres.

Phylon étant aux arrêts, ne comptait plus comme il le disait; Merval était de quart sur le pont, Madec se trouvait donc le plus ancien des officiers présents et chef du carré par *intérim.*

Le registre était ouvert, il le prit et lut à haute voix un ordre du jour fraîchement écrit, qui était conçu en ces termes :

SERVICE DES OFFICIERS.

Consigne particulière.

Art. 1er. Lorsqu'un officier sera soit aux arrêts forcés, soit aux arrêts simples, il ne devra s'entretenir avec aucune des personnes présentes dans le carré.

Art. 2. Il est défendu aux membres de l'état-major d'adresser la parole à un officier aux arrêts, si ce n'est par ordre du commandant ou avec sa permission spéciale.

Art. 3. L'officier condamné aux arrêts, pendant qu'il subira sa punition, ne devra recevoir dans sa chambre que son domestique ou les personnes qui viendraient le trouver de la part du capitaine de corvette, ou avec la permission du commandant.

Art. 4. Tous les membres de l'état-major prendront connaissance du présent ordre et signeront ci-dessous.

A bord de la frégate de S. M. *la Gorgone.*

Le capitaine de vaisseau commandant,

J. Liart des Ardannes.

Ce 22 août 183 .

Lorsque Madec eut achevé de lire, Phylon s'écria du ton le plus sérieux :

— Ah ! grâce au ciel, il n'est pas encore défendu de faire ses réflexions à haute voix. Je ne parle à aucune des personnes présentes dans le carré, je me parle... Ah çà, peut-il y avoir le moindre mal à se parler à soi-même ? Je ne le demande à personne, je me le demande.

Les officiers, leurs domestiques et le timonnier ne pouvaient s'empêcher de rire du monologue de Phylon-Binôme qui continuait :

— Il y a mieux, je calculerai tout haut, tant pis pour mes voisins ! et si je veux je chanterai en calculant, je calculerai en chantant. En mer, comme à terre, un of-

ficier aux arrêts a bien le droit de faire de la musique. Enfin, si je tiens à causer, il me reste Patourneau. — Patourneau!

Ainsi se nommait le conscrit attaché au service particulier de Phylon.

— Plaît-il, monsieur, répondit-il.

— Sais-tu jouer aux dames?

— Oui, monsieur, un petit peu, et aussi aux dominos.

— Je t'apprendrai les échecs... Ah! on me réduit à la société de Patourneau pour un temps x! Patourneau, mon garçon, sais-tu tes quatre règles?

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Addition, soustraction, multiplication et division, dit Phylon-Binôme.

— Connais pas, répliqua Patourneau.

On aurait tort de croire que Phylon voulût faire une mauvaise plaisanterie, ceux qui l'ont connu savent qu'il en était incapable.

Ce fut naïvement qu'il entama d'abord son monologue exhilarant; c'était naïvement qu'il faisait subir à Patourneau le plus étrange des interrogatoires.

— Eh bien ! moi, je te les ferai connaître, tes quatre règles, s'écria le mathématicien. Sais-tu compter, au moins?

— Oh ! monsieur, jusqu'à cent et encore plus loin.

— Tu sauras compter jusqu'à l'infini. Patourneau, tu devras à mes arrêts l'instruction que je te destine.

— Vous m'apprendrez à lire, monsieur, dit le domestique.

— A lire, non, Dieu m'en garde ! j'aimerais mieux t'apprendre la mécanique céleste ou la théorie des probabilités. A lire ! répéta Phylon-Binôme, dont le conscrit venait d'éveiller une famille d'idées favorites. Pour enseigner à lire, il faut avoir la patience d'un ange, le dévoûment d'une mère ou la bêtise d'un pédagogue. Je ne comprends pas encore comment j'ai pu parvenir à me mettre dans la tête les prétendues règles de la lecture, incommensurable agglomération d'absurdités.

Patourneau, les bras pendants et la bou-

che béante, regardait son maître avec un étonnement croissant. Phylon continua d'une haleine :

— Les mots se composent de syllabes, les syllabes de voyelles et de consonnes destinées à représenter un son. Or, si l'on représentait toujours le même son par l'assemblage des mêmes voyelles et des mêmes consonnes, rien ne serait si facile que d'apprendre à lire, et l'on apprendrait en même temps l'orthographe. Pour cela, dans notre langue, il suffirait de treize ou quinze voyelles au plus et de dix-neuf consonnes ; en tout trente-quatre caractères au maximum, lesquels combinés entre eux, selon des principes invariables, donneraient mathématiquement la valeur d'un son, comme un assemblage de chiffres donne la valeur d'un nombre. Mais, messieurs les grammai-

riens, race maudite, sous prétexte de respecter l'étymologie, de conserver aux mots leurs physionomies propres, et autres fadaises, ont éliminé le simple bon sens des méthodes qu'ils nous imposent. Je respecte fort les étymologies malgré leur médiocre utilité; tu me permettras, Patourneau, de prendre un exemple : *jour* vient du *dies* des Latins, c'est archi-prouvé; mais si on écrivait *jour* en trois lettres comme il devrait s'écrire, je demande s'il serait plus difficile de reconnaître le fameux *dies* sous ces trois lettres que sous les quatre dont nous sommes doués. On aurait une voyelle faisant *ou* comme les Espagnols, comme les Italiens, etc... et pour écrire *tohubohu*, l'on n'aurait que faire du plus ridicule des II.

Patourneau ouvrait de grands yeux éba-

his, les officiers souriaient, Phylon dissertait toujours.

— L'étymologie, poursuivit-il chaleureusement, l'étymologie nous oblige, dit-on, à écrire philosophie avec *ph* ; est-ce qu'on ne reconnaîtrait pas l'origine grecque du mot, si un *f* français remplirait le *fi* grec? Les Espagnols ont-ils perdu la racine du mot *filosofia*, depuis qu'ils ont éliminé le *ph* ? sottises ! sottises de grammairiens encroutés ? Passons maintenant aux sons les plus simples, au son *ba* par exemple; eh bien ! *ba* s'écrit ou peut s'écrire en français de sept manières différentes; et *bo*, de douze au moins, et certaines syllabes varient bien plus encore. Nous avons des lettres qui s'écrivent et ne se prononcent pas, d'autres qui sont prononcées et que rien ne représente, d'autres changent de son suivant

la manière dont elles sont casées dans un mot, n'est-ce pas un casse-tête, un brise-raison, un bourre-mémoire, une machine à martyriser le bon sens? — On appelle cela l'orthographe, l'écriture droite, et je dirai moi l'écriture tortue, bossue et contre-nature! Attrape, grammairien!...

Présentez à un enfant intelligent les trois lettres M, A, I, tout naturellement il prononcera *mahi*, vous lui faites dire *Mè*! Vous lui faussez le jugement et dix ans d'études mathématiques suffiront à peine pour le lui redresser!...

Phylon prit haleine avant de conclure en ces termes :

— J'ai souvent dit à des gens instruits et qui se croyaient sensés ce que je te dis

là, Patourneau; ils ne m'ont pas même compris! L'on m'a appris à lire, mon garçon à coups de férule; je sais lire, mais je n'enseignerai jamais la lecture à qui que ce soit. Ce que je veux t'enseigner, Patourneau, est plus simple, plus aisé, plus clair, plus logique surtout et non moins utile : c'est le calcul.

— Ah! fit Patourneau d'un air égaré, le *carcul* que vous dites?

— Le calcul, reprit Binôme avec sang-froid; dis : calcul.

— *Carcul.*

— Ce n'est pas ça! Cal, cal, comme la cale, dis : cale.

— Cale.

— Bien.

— Dis : *cale cule*, à present.

— *Cale-cule*, ce n'est pas malin.

— On te formera.

— Va demander au chef de timonnerie une ardoise et un crayon blanc, et quand tu auras fini de laver la vaisselle, tu viendras me trouver.

— Bon, bon, je vas savoir *la cale-cule*, s'écria joyeusement Patourneau en courant à la cuisine.

L'hilarité des spectateurs en était arrivée à ce point que les plus circonspects, comme Montoire et le commissaire, que les

plus timides comme le [illegible] plus
sérieux comme Madec s'abandonnaient à un fou rire. Le maître d'hôtel, les domestiques, et le timonnier qui présentait successivement aux officiers le cahier d'ordres, tout le monde riait, à l'exception de Phylon-Binôme, qui ne se demanda pas la cause de tant de gaîté, signa le dernier, ferma sa porte, et se mit à feuilleter ses tables de logarithmes sur l'air de Marlborough, ce qui produisait l'effet suivant :

Air de Marlborough.

Un, trois, neuf, neuf, sept, hui-te,
Six, cinq, quat',
Six, huit, sept,
Neuf, un trois-se,
Zéro, neuf, deux, six, cinq-que,
Passons au cosinus ! (Ter).

Et comme il cherchait très-vite, il eut le

temps, pendant le *ter*, de trouver la matière du deuxième couplet qui se termina ainsi :

Faisons l'addition. (Ter.)

On n'insérera pas ici la suite du calcul logarithmique de Phylon-Binôme.

Un coup de sonnette furieux retentit dans la chambre du commandant, et presque aussitôt l'on entendait Liart qui criait :

— Appelez-moi monsieur Madec !

Les rires avaient cessé, les sourcils de l'enseigne breton se froncèrent.

. . . .

La Gorgone, remorquée par *L'Hécla*,

poursuivait sa route, et l'on approchait sensiblement de la côte de Minorque.

Merval, maître sur le pont pendant le déjeuner du commandant et de ses collègues, prit à peine le temps de manger. Sa longue-vue était constamment braquée sur l'arrière du vapeur qu'il apercevait au tangage, lorsque la frégate plongeait par l'avant. Il s'attendait à voir apparaître Suzanne, il craignait que le commandant montât, il faisait des vœux pour que les passagers de Nestor se montrassent un instant.

Il se disait que, si Liart finissait le premier son déjeuner, par le seul fait de sa présence, il faudrait renoncer à voir la jeune fille.

— Je ne pourrai même plus braquer

ma lunette sur *L'Hécla*, pensait-il; qu'elle vienne, mon Dieu, qu'elle vienne donc bien vite! que je la salue, que je fasse un signe d'amitié à Nestor, et je reprendrai courage.

La manœuvre à bord de la frégate se réduisait à gouverner dans les eaux du remorqueur. L'équipage continuait à travailler au gréement; les charpentiers, que Caboche avait rejoint depuis longtemps, jouaient de la hache et de l'herminette autour du grand panneau calciné. On sondait les pièces de bois attaquées par le feu, on sciait des barreaux, on établissait des épontilles provisoires, on déblayait en quelque sorte le terrain, afin d'être en mesure de commencer les grosses réparations dès qu'on serait dans le port de Mahon et qu'on aurait tous les matériaux nécessaires.

Le service de l'officier de quart n'était plus qu'une simple faction ; les voiles étant serrées, il n'avait point à s'occuper des variations de la brise ; et comme les maîtres des diverses professions dirigeaient spécialement les travaux, un coup-d'œil de surveillance générale suffisait.

Aussi Merval, à peine distrait de ses préoccupations impatientes, ne songeait guère qu'à la jeune passagère du vapeur.

A bord de *L'Hécla*, on ne s'était endormi que fort tard. — Après les fatigues et les émotions de la nuit, Nestor avait eu soin de ne pas troubler le repos de ses hôtes ; enfin l'heure du déjeuner avait aussi sonné pour les voyageurs. Merval aperçut bien Paoletta ; il ne la connaissait point ;

les signes échangés entre la jeune fille et Lartigue ne frappèrent point son esprit distrait.

Le capitaine d'armes, plus actif que de coutume, observait tout ce qui se passait; le sombre sous-officier examinait avec une attention jalouse ses chefs, ses subalternes, ses égaux, comme s'il eût voulu pénétrer leurs pensées.

Les matelots, en le voyant passer, se disaient entre eux :

— Le brigand écoute ! prends garde !... vois ses yeux pareils à des yeux de tigre !..... Le voilà qui vient, défions-nous !...

— Monsieur Satan, Face-de-Fer et le

commandant, murmurait tout bas Kerprigent, le plus hardi des gabiers du beaupré, c'est à savoir quel est le pire des trois?

Le capitaine d'armes errait de la cale au pont, du pont à la batterie; sur son front soucieux une étrange fureur semblait toujours prête à éclater. Dans sa bouche le nom du commandant était une menace terrible que les punitions suivaient de près.

— C'est par ordre du commandant, disait-il à tous propos en vexant l'équipage.

Souvent il employait la forme ironique, alors même qu'il exerçait ses cruelles fonctions de geôlier ou de bourreau pour être plus vrai.

L'adjudant de police avait surpris les signes de Caboche et de Lartigue ; il avait vu que Merval était singulièrement préoccupé; il avait entendu la conversation du carré, et les deux coups de sonnette du commandant.

Il continuait à épier en se portant successivement dans les diverses parties du navire, où grondaient les passions de l'état-major et de l'équipage.

A bord du vapeur, à la table du capitaine, le nom de Merval avait été prononcé bien des fois, et bien des fois avec éloges.

— Fortanet l'avait vu à l'œuvre, disait Nestor, au milieu du feu, encourageant ses gens de la voix et du geste, donnant

l'exemple de l'intrépidité, de l'audace et du sang-froid, recherchant les postes les plus périlleux, secondant avec une rare intelligence l'habile capitaine Rivelles.

Le cœur de Suzanne battait noblement.

M. d'Héricourt dit tout haut qu'il féliciterait Merval de sa belle conduite.

— Je ne doute point, ajouta madame d'Héricourt, que monsieur des Ardannes, digne appréciateur du vrai courage, ne lui fasse obtenir la récompense de *ses hauts faits*.

Un morne silence suivit ce propos marqué au coin prétentieux de la vieille dame.

Paoletta, qui aidait à servir à table, avait déjà deviné quelque chose du secret de sa jeune maîtresse; elle ne tarda point à éprouver une vive satisfaction en entendant Nestor qui répétait les paroles de Fortanet et rendait hommage à la belle conduite de Caboche et de Martial Lartigue.

Suzanne lui jeta un coup-d'œil fraternel; Paoletta palpita de plaisir.

Tandis que les détails de l'incendie fournissaient la matière d'une conversation fort animée, tandis que Suzanne songeait tout bas à Merval, — Merval, à bord de *la Gorgone*, frémissait d'impatience et de dépit.

Les pensées qui l'avaient empêché de dormir l'assaillaient en foule.

— Une fois au mouillage, que faire? Que faire? se demandait-il. Irai-je solliciter de l'infâme Liart la faveur de passer un quart-d'heure à bord de *L'Hécla*? me ferai-je rampant et petit, de manière à le combler de joie? et cela, pour rien, probablement... Ou bien, malgré ma dignité, malgré l'épaulette, malgré les devoirs du service, vais-je faire l'écolier? m'esquiver, me cacher, jouer un tour de collégien?... Mais enfin, est-ce ma faute? n'est-ce point lui qui ne sait pas commander? n'est-ce point lui qui nous oblige à nous conduire comme des mousses?..... Attendons Nestor!

« Attendons Nestor! » telle était la conclusion de toutes les tirades de l'impétueux enseigne; mais, loin de se calmer en attendant les conseils de son ami, Merval s'échauffait de plus en plus.

Enfin, Suzanne, ses parents et Nestor Laviolais parurent sur le pont du vapeur, au moment même où le commandant donnait son premier coup de sonnette. — Merval tressaillit; — au risque d'être trouvé en défaut, il ne put s'empêcher de courir sur le petit gaillard d'avant; il se plaça au même endroit où Lartigue et Caboche causaient ensemble deux heures auparavant.

De là, d'auprès du beaupré, il dominait l'arrière du vapeur comme du haut d'un balcon, il voyait à merveille et se montrait de manière à attirer sur lui tous les regards. Il porta la main à sa casquette d'uniforme, et fit un salut auquel répondirent Nestor et les parents de la jeune fille; Suzanne se contenta de lever son voile, et cependant elle eût mieux fait de le bais-

ser si elle eût voulu cacher sa rougeur.

Merval avait tout oublié, le service, le quart, la frégate et son despote; il ne rencontrait que des visages amis : Nestor, son *matelot*, et la famille d'Héricourt, si hospitalière envers lui durant son dernier congé, et Suzanne enfin, Suzanne qu'il aimait, Suzanne qu'il avait si souvent implorée comme une fée protectrice, comme un ange consolateur, alors que, succombant sous les vexations de Liart, il se sentait prêt à maudire la vie.

Cybélus était aux aguets dans sa chambre de la sainte-barbe, il ne put voir que Merval avait quitté son poste; mais le capitaine d'armes, avant de descendre auprès du carré, eut le temps de faire ses observations, dont la conclusion mentale fut :

— Très-bien ! très-bien !... M. de Merval est amoureux de la jeune passagère du vapeur... car il ose quitter le gaillard d'arrière pour mieux la voir...

Le timonnier, qui avait fait signer le registre d'ordres aux autres membres de l'état-major, vint relancer Merval sur le petit tillac.

(Encore un mot, par parenthèse, qu'il faut réléguer avec *cabine* dans le domaine des romanciers, mais surtout dans le répertoire des poètes ; tillac rime agréablement avec tabac et hamac ; tillac vivra longtemps en terre ferme).

Le timonnier tenait le cahier d'une main la plume de l'autre : le charme fut détruit. L'enseigne sentit l'énormité de sa position :

— Lui, de quart, sans aucune nécessité de service, il venait de passer cinq ou six minutes à l'extrémité du pont opposée à celle où il devait se tenir.

Il salua de nouveau, mais cette fois brusquement et presque cavalièrement.

Il courut à son banc de quart et respira sans crainte, car Liart était encore en bas, et si bien en bas, qu'un second coup de sonnette retentissait.

Alors Merval lut l'ordre du jour, sourit de pitié, signa, et puis rendit au timonnier le cahier et la plume.

En ce moment, Madec appelait d'un geste muet Schneider, qui s'approcha respectueusement.

— Mon sabre, lui dit-il tout bas.

Schneider comme on sait, était le domestique de Merval ; mais il était en même temps celui de Madec, attendu, que, généralement, il n'est passé qu'un seul serviteur pour deux officiers. Patourneau servait ainsi à la fois Phylon-Binôme et le docteur Blaye. Le commissaire et Montoire se partageaient de même un troisième apprenti marin, nommé Kergoz.

Un nouveau timonnier entra en disant :

— Monsieur Madec, le commandant vous fait appeler.

L'enseigne se leva de table, ceignit son arme que Schneider lui tendait, porta la main à la poignée, et s'assura, sans affec-

tation, que la lame ne tenait pas trop au fourreau, puis il sortit d'un pas ferme.

Le capitaine d'armes, qui se trouva sur son passage, fit face militairement en portant la main à hauteur de l'œil.

Madec rendit le salut et entra chez le commandant.

— Ah ! ah ! murmura l'adjudant de police entre ses dents, voici qui promet... Veillons !

XII.

Abordage.

Le nègre Cybélus avait laissé ouverte l'étroite écoutille par laquelle il s'était glissé dans sa cahute de l'entre-pont ; — or, la cloison qui donnait sur la sainte-barbe était, suivant l'usage, non en bois

plein, mais en forme de châssis ou de persienne; on ne perdait pas un mot de ce qui se disait au carré; — enfin, les voix montaient de la sorte jusqu'à l'oreille de Liart, comme jadis les voix de Latomies à celle de Denys de Syracuse.

Quoique confusément, le commandant entendit les premiers discours de Phylon-Binôme, hurlant des chiffres. De là naquit le fameux ordre du jour que l'on connaît. Mais quand cet ordre fut signé, au milieu des éclats de rire de l'état-major et des domestiques, Liart, irrité, s'approcha du panneau, se pencha, et eut ainsi une parfaite connaissance du monologue, de la dissertation grammaticale et de l'étrange chanson du calculateur.

Alors, n'y tenant plus, il envoya chercher Madec.

Pendant l'intervalle, Cybélus, interrogé, acheva d'instruire son maître des divers détails qui avaient pu lui échapper au commencement de la séance.

— Très-bien, dit Liart.

Il composa son visage, et se retira dans sa galerie. Madec entra. Le capitaine de vaisseau ne put s'empêcher de remarquer le sabre accroché à la ceinture de l'enseigne.

— Monsieur, dit-il, je vous ai fait appeler en votre qualité de chef du carré par intérim.

Madec fit une inclination respectueuse et attendit.

— Je suis fort mécontent, monsieur,

poursuivit Liart en mesurant ses expressions. Le bruit que fait l'état-major est scandaleux ; ce sont des éclats de voix et de rire qui troublent le bon ordre, et il faut que ce soit bien fort pour que j'entende d'ici. Attendu les arrêts de M. Phylon, et l'absence de M. de Merval, vous étiez responsable de la tenue de l'état-major, vous auriez dû, monsieur, réclamer et, au besoin, ordonner le silence.

Madec ne répondit rien.

— Monsieur, qu'avez-vous à dire à cela? reprit Liart.

— Commandant, j'écoute vos observations et j'attends vos ordres.

— Vous direz aux officiers que si pa-

reil tumulte se renouvelle, l'état-major entier sera consigné à bord.

Liart, à ces mots, se mit à marcher dans sa galerie. L'enseigne, immobile, attendit un temps moral :

— Est-ce tout ? commandant, demanda t-il ensuite.

Liart s'arrêta court :

— Non, monsieur, restez !...

Il y eut encore ici une pause assez longue.

— Monsieur Madec, donnez-vous la peine de vous asseoir, dit enfin le capitaine de vaisseau en désignant un siége à

l'officier, et en s'asseyant lui-même. — Écoutez-moi, monsieur, et soyons francs ! Croyez-vous, monsieur, que la qualité de commandant doive rendre sourd et insensible aux sarcasmes et aux injures ? — Répondez !

— Non, bien certainement, dit Madec avec un calme imposant ; avant d'être commandant on est officier, avant d'être officier on est homme.

— Pafaitement, monsieur, et je veux vous prendre pour arbitre. De ma salle à manger, j'entends à peu près tout ce qui se dit en bas ; puis-je ne pas entendre ?... Et quand on prononce des paroles imprudentes ou coupables, des paroles contraires à la discipline, au bien du service du roi, au devoir enfin, convient-il que je

m'abstienne de toute observation?.... Je sais, monsieur Madec, je sais que cela se passe souvent ainsi; c'est l'usage de beaucoup de mes collègues, qui sacrifient tout à leur tranquillité personnelle. On appelle cette manière d'agir du tact, de la politique, du savoir-vivre, de la modération, que dirai-je? de la bonté : — je l'appelle *faiblesse*, moi! je l'appelle *lâcheté*, *trahison*! Je voudrais un mot plus fort, monsieur! Je crois que l'on trahit lâchement les intérêts sacrés de la patrie en laissant l'indiscipline grandir et prendre les coudées franches, je crois que par cette faiblesse l'on perd l'arme des officiers de vaisseau et la marine du roi.,... Est-ce à tort, monsieur? Que les officiers pensent tout ce qu'ils voudront, qu'ils se disent même entre eux tout ce qu'ils peuvent penser, il n'y a là encore que demi-mal;

mais c'est en présence de leurs domestiques et des timonniers qu'ils murmurent, qu'ils vocifèrent, qu'ils critiquent les actes de l'autorité supérieure, qu'ils portent atteinte au respect dû à leurs chefs. C'est d'un exemple déplorable : les timonniers et les domestiques rapportent dans l'équipage tout ce qui se dit au carré, c'est un abus que je ne puis souffrir. Enfin, monsieur, vous remarquerez que l'entremise des domestiques n'est plus nécessaire, quand on crie comme on criait tout-à-l'heure. Les matelots devaient vous entendre de l'extrémité du gaillard d'avant.

— Je conviens qu'on riait aux éclats, répondit simplement Madec, ce n'est guère l'habitude dans notre intérieur.

— Vous ne répondez pas à ma ques-

tion, monsieur, dit le commandant froissé par la phrase incidente de l'enseigne.

— Il ne m'appartient pas, commandant, de me faire juge de vos opinions ni de votre conduite.

— Ah ! monsieur Madec, dit Liart en souriant, il me semble que vous pourriez avoir envers moi un peu de cette franchise de marin pour laquelle je vous estime particulièrement.

— A parler franc, puisque vous le désirez, je dirai que, si votre panneau de tribord était fermé pendant vos repas, nous serions libres de parler, et vous seriez libre de ne pas nous entendre.

Liart fut vivement blessé par cette ré-

ponse; il ne s'attendait pas à tant de fermeté, mais il s'était attiré la repartie de l'enseigne. Aussi, loin de s'emporter il continua de sourire,

— Il serait possible, en effet, que je n'entendisse plus, dit-il, et mon amour-propre y gagnerait bien certainement; mais les subalternes, monsieur, les domestiques, les timonniers, l'équipage, voilà où j'en reviendrai.

— Ici, commandant, il faudrait, je crois, rentrer dans le domaine des faits, répondit Madec. Si des propos séditieux et tendant à affaiblir le respect dû à l'autorité ont été tenus, lorsque j'étais revêtu du caractère de chef de poste, et que je ne les ai point relevés, je mérite d'être sévèrement puni. Il est rare, commandant,

que moi, troisième officier, je sois président de notre table, mais enfin je l'étais ce matin, jusqu'à un certain point...

— Tout-à-fait, monsieur, tout-à-fait!.. interrompit vivement le capitaine de vaisseau. L'officier aux arrêts cesse de remplir toutes fonctions.

— Mais il ne perd point son grade, dit Madec, et un enseigne, par exemple, continue à être le subordonné d'un lieutenant de vaisseau, lors même que ce dernier est en punition.

— C'est-à-dire, monsieur, que si vous vous en étiez cru le droit, vous eussiez admonesté M. Phylon?

— Je n'ai pas dit cela!

— Vous l'avez pensé?

— Non, commandant!

— J'ai tout entendu, monsieur, y compris votre observation sur les repas de l'officier de quart, pour laquelle, monsieur Madec, je ne vous en veux pas le moins du monde. Je ferai même plus, je tiendrai compte de votre avis à l'avenir... L'officier de quart sera remplacé pour ses repas, et son remplaçant rédigera et signera l'heure ou la demi-heure de quart pendant laquelle il aura dirigé le service. J'aime la justice, et ne veux vexer personne inutilement, vous le voyez; mais si j'ai intérieurement goûté votre objection, qui prouve un sens droit, mon cher monsieur Madec, je n'ai pu prendre en bonne part les impertinences de M. Phylon. Il s'est raillé de

mes ordres; il les a éludés avec jactance, il a interpellé son domestique par bravade, il a fait une scène non moins inconvenante que ridicule.

— Je crois, commandant, que M. Phylon n'a pas eu la moindre intention blessante, dit froidement Madec, aussi peu touché des compliments et des concessions de Liart que de ses critiques et de ses menaces. M. Phylon a provoqué notre hilarité, je le reconnais ; mais je ne lui aurais pas adressé la moindre observation, quand même je m'en serais cru le droit.

— Monsieur ! s'écria le commandant, fatigué et presque honteux d'avoir pris en vain le ton mielleux et de l'avoir si longtemps conservé, monsieur !..... répéta-t-il avec véhémence et en frappant du pied.

Madec resta carrément assis et leva ses grands yeux bleus et sereins sur l'officier supérieur.

Le commandant regrettait de s'être engagé dans cette conversation hypocrite. En commençant, il aurait pu envoyer Madec aux arrêts, pour le punir du bruit fait dans le carré, il aurait pu consigner tous les membres de l'état-major, mais il était trop tard à présent. Il aurait voulu mettre l'officier dans son tort ou le gagner par une feinte bonhomie; il avait échoué devant le sang-froid et la droiture d'esprit de l'enseigne breton.

Il se leva. Madec se leva aussitôt.

— J'aurais fini, monsieur, dit le commandant d'un ton sec, et je me bornerais

à vous enjoindre de recommander à vos collègues l'ordre et la bonne tenue, si je n'avais à vous adresser une autre question.

— Laquelle, commandant ?

— Pourquoi vous armer d'un sabre, quand je vous envoie chercher ?

— Je me suis promis, commandant, de ne plus sortir du carré sans mon sabre. C'est une arme que les ordonnances m'autorisent à porter, et je la porterai tant que cela dépendra de moi.

— Pouvez-vous me donner la raison d'une détermination pareille ? demanda Liart avec emportement.

— Très-volontiers, commandant, re-

prit Madec sans la moindre hésitation, sans le moindre trouble.

— Eh bien?

— C'est dans le but unique de me faire respecter.

— Qu'entendez-vous par là? s'écria Liart d'une voix aigre.

Madec commença de peser ses mots et répondit avec plus de lenteur, mais non avec moins de fermeté :

— J'entends que, si, par malheur, à bord ou à terre, quelqu'un osait m'insulter gravement, — que si on levait la main sur moi, — que si on me donnait un soufflet... ou... un démenti.... le châtiment suivrait l'injure.

Liart fit un pas en arrière et toisa Madec, calme maintenant comme la nuit précédente, au milieu des flammes, calme en présence du danger le plus grand des dangers de la mer. Ce sang-froid extrême réagit sur le capitaine de vaisseau, qui hocha la tête et se rapprocha en souriant :

— Mais, monsieur Madec, songez-vous à ce que vous dites ?

L'officier breton resta le même ; et du ton mesuré qu'il venait de prendre ; car l'instant était solennel et terrible à ses yeux :

— Mieux que cela, commandant, dit-il, j'y ai mûrement songé.

Liart fit encore un signe d'incrédulité, semi-familier, semi-railleur.

— Vous faut-il une explication plus claire? ajouta Madec, sans s'animer; je dis que je clouerai sur place, avec mon sabre, tout homme, fût-il amiral, fût-il prince du sang, qui n'aura pas pour moi les égards dûs à un officier de marine. Je suppose, commandant, que vous estimez assez l'arme dans laquelle nous avons l'honneur de servir l'un et l'autre, pour penser comme je pense!

Liart reprit son air le plus farouche, il était pâle, ses dents grinçaient de colère, il s'écria d'une voix saccadée :

— Quoi! monsieur, si, dans un moment d'humeur, un amiral se laissait emporter jusqu'à un certain point, vous... vous le tueriez!

— Oui, commandant.

Madec s'arrêta court.

Alors, il entr'ouvrit son habit, posa la main sur son cœur, et pensa intérieurement avec une satisfaction presque naïve : — Il ne bat pas plus vite que d'ordinaire.

Liart s'était assis.

Après quelques minutes de silence, il poussa une sorte de rugissement interrogatif.

— Non, commandant, répondit l'enseigne qui crut en deviner le sens, j'y ai songé aussi, je ne me tuerais point, je voudrais être jugé. On me fusillerait, c'est probable... mais d'abord je l'aurais tué, j'en réponds ! je serais vengé d'avance !

— Ah ! monsieur, fit Liart d'une voix étouffée.

— Et je déclare à la face du ciel, poursuivit Madec avec une véritable majesté, que j'aurais cru rendre un service signalé, à mon pays, et remplir un noble devoir, en me sacrifiant pour la dignité, pour l'honneur, pour la régénération de la marine française. Dieu serait mon juge!... — Pauvre mère! se dit alors Madec, et son cœur battit plus fort que de coutume.

Liart interrogeait encore d'un regard injecté de sang...

— Je suis breton, commandant, dit l'officier en maitrisant son émotion. Quand j'étais matelot, on me traitait en matelot; je le trouvais bon. Je suis officier; je veux être traité en officier... ou mourir.

Madec avait suffisamment développé sa pensée; il n'avait plus rien à dire, il se tut; mais comme Liart, devenu plus sombre, ne répliquait point :

— Puis-je maintenant aller porter vos ordres aux officiers? demanda l'enseigne en faisant un pas pour se retirer.

Le commandant, dominé par la situation, courut vers lui :

— Mais, monsieur, s'écria-t-il, pouvez-vous vous plaindre d'avoir été insulté?

Madec regarda fixément Liart, et, choisissant ses termes avec plus de prudence que jamais, il répondit d'une voix sonore.

— Commandant, cette nuit, pendant

mon quart, vous-même, vous m'avez dit... *que j'avais menti* !

Ces derniers mots furent prononcés avec effort, Madec commençait à bouillonner aussi ; le sang lui montait au visage, et il tremblait.

— Ma pauvre mère, priez pour moi ! murmura-t-il du bord des lèvres.

Mais comme Liart, exaspéré, prenait sur un meuble un sabre dont il serrait convulsivement la poignée, Madec retrouva un peu de son sang-froid habituel.

— Par bonheur pour vous, commandant, par bonheur pour moi, dit-il, j'étais sans armes. — Puis, sous forme de commentaire, il ajouta : Je trouve l'ordon-

nance fort sage, quand elle exige que l'officier de service ait son sabre au côté.

Le commandant Liart des Ardannes eut peur. Il se jeta sur sa sonnette. Un timonnier accourut.

— Le cahier d'ordres! s'écria le capitaine de vaisseau.

— Voici commandant.

— Assieds-toi là devant mon bureau, écris!

Le timonnier prit une plume, et sous la dictée du commandant il écrivit :

SERVICE DES OFFICIERS.

Consigne particulière.

Art. 1er. — Les officiers continueront à recevoir chaque matin, à 7 heures 1/2 l'ordre du jour concernant la tenue.

Art. 2. — La tenue de bord, pour tous les officiers, même pour ceux de service, sera sans armes, à moins que le contraire ne soit spécifié sur ledit ordre du jour.

Art. 3. — Tout membre de l'état-major qui sortira du bord, devra être dans la tenue prescrite et armé suivant l'ordonnance.

Liart signa d'une main tremblante.

— Lisez et signez, dit-il ensuite à Madec.

Madec lut et signa, salua et sortit.

A la porte de la chambre du conseil, il se retrouva face à face avec le capitaine d'armes qui l'avait attendu, non sans impatience; un second salut fut échangé militairement.

— Rien! rien! pensa le capitaine d'armes irrité.

En arrivant dans le carré, l'enseigne breton ne semblait pas plus troublé qu'à l'ordinaire; il entra dans sa chambre, et s'y désarma si naturellement, que personne n'y prit garde, il remit ensuite 5 francs à Schneider et lui dit du ton le plus simple :

— Tu vas aller m'acheter dans l'équi-

page un couteau de matelot; mais je veux le plus pointu et le plus tranchant que tu pourras trouver.

Cet incident passa tout à fait inaperçu.

Madec rassembla ensuite les officiers et leur donna connaissance des communications verbales du commandant.

— Il est de fait, dit Montoire, que nous avons ri d'une manière scandaleuse, sinon d'un ordre du jour, du moins à propos de cet ordre.

— Enfin, nous ne sommes pas consignés, s'écria joyeusement le docteur Blaye en se frottant les mains. Vive Minorque et ses oranges! après quoi il rentra dans sa cellule en sifflant l'air : *Ah! maman, que je l'échappe belle!*

Le commissaire ne dit mot.

On apporta presque au même instant aux officiers le deuxième ordre du jour, qu'ils signèrent sans y rien comprendre, puisque aucun d'eux n'était dans le secret des deux scènes du sabre de Madec. L'enseigne n'avait point parlé de ce qui avait eu lieu pendant son quart de nuit, et quant au couteau, personne ne vit de rapport entre cette acquisition et les ordres du commandant.

Schneider fit la commission avec intelligence et promptitude; il rapporta trois francs cinquante centimes avec un superbe eustache à manche de corne, long de quatre bons pouces.

Madec ouvrit l'instrument, l'examina

en connaisseur, c'est-à-dire en ancien matelot, et fut satisfait de l'examen, car l'ayant refermé, il le plaça dans son gousset, de manière que la moitié restait en évidence quand son habit d'uniforme s'entrouvrait.

— Et votre monnaie, monsieur, demanda Schneider.

— Garde-la, mon garçon, pour boire à ma santé.

— J'ai tout de même une fameuse paire de maîtres, pensa l'Alsacien.

Merval, riche comme il l'était, ne lui ménageait pas les gratifications.

Phylon-Binôme, en ce moment, donnait à Patourneau, sa première leçon d'arith-

métique, leçon qui consistait à lui apprendre à tracer sur l'ardoise les dix signes employés dans la numération. L'on entendait de temps en temps le pacifique calculateur qui disait :

— Mais ce n'est pas ça, Patourneau, allonge donc les doigts. La queue du 6 est mal, recommence! la panse de ce 5 est carrée, arrondis-moi ça Patourneau.

Et les officiers étouffaient leurs rires, attendu que l'on approchait à grands pas de l'entrée du port, et que chacun avait déjà plus ou moins envie de fouler le sol de l'hospitalière Minorque.

Les côtes se dessinaient distinctement à l'avant des deux navires, on reconnaissait les forts et les rochers à pic qui défendent

l'étroite entrée de l'admirable bassin de Mahon, et, sur les hauteurs, les moulins à vent et les maisonnettes espagnoles. Ce spectacle, toujours agréable, aux navigateurs, attira successivement sur le pont tous les membres de l'état-major.

Le commandant Liart ne tarda point à monter aussi.

Merval était déjà depuis longtemps à son poste sur le banc de quart, d'où il apercevait au tangage, la tête de Suzanne qui se promenait avec Nestor.

Quoique de service, il était bien certainement celui de tous les officiers qui s'occupent le moins de la terre. On sait déjà que l'officier de la frégate remorquée était réduit à une inactivité très convenable sinon

à un chef de quart, du moins à un amoureux.

Les gens de l'équipage, ameutés sur les passavants, examinaient la terre, sans espoir d'y mettre les pieds ; ils causaient et riaient néanmoins. Mais quand le commandant parut à l'échelle, on eût dit qu'un pouvoir magique venait tout-à-coup de rendre muets les trois cent cinquante hommes de la frégate : — Plus un mot, plus un souffle ; du mât de beaupré au mât d'artimon, silence de mort !

A cet indice certain, Merval reconnut la présence du despote ; il se retourna pour le saluer ; toutes les personnes présentes se découvrirent également. Liart se conforma à l'article du règlement qui prescrit de porter la main au chapeau en arrivant sur le gaillard d'arrière.

Quoique comédien consommé, le capitaine de vaisseau n'était point parvenu, cette fois, à dissimuler entièrement sa fureur concentrée. Depuis l'incendie, acte de rébellion désespérée d'un misérable fou, il lui semblait qu'on le bravait systématiquement : — c'était d'abord la voix mystérieuse et les rieurs du gaillard d'avant, — puis, par deux fois, Phylon et Madec, — puis tout le monde, car on ne lui dénonçait pas le coupable de la nuit.

Cet, homme, qui voulait qu'on rampât à ses pieds, et qui faisait reposer son pouvoir sur l'espionnage, la délation et la terreur, n'était donc plus maître à son bord. — Il était cripsé.

Ses yeux s'arrêtèrent fixement sur Adrien qu'il aurait voulu trouver en faute ;

mais l'enseigne était mis dans la tenue du jour et même avec une certaine recherche; il se tenait à son poste, à tribord, sur le banc de quart; les ouvriers et matelots travaillaient activement; dans le gréement, toutes les réparations faisables étaient presque achevées; l'artillerie des gaillards brillait de propreté, on l'avait nettoyée, espalmée, fourbie avec un soin extrême; tout était en ordre sur le pont. Adrien n'avait rien oublié.

Las de chercher inutilement un grief, le commandant Liart commença sa promenade. Le docteur Blaye s'approcha timidement pour lui demander avec un intérêt scientifique des nouvelles de sa santé. Liart, sans s'arrêter, fit une grimace qui devait être un sourire :

— Mille grâces, docteur, dit-il; je me porte à merveille.

— Je craignais que les émotions de la nuit... reprit le médecin en suivant à petits pas.

—Vous aviez tort, docteur, interrompit Liart d'un ton sec et sans se retourner.

— C'est que j'ai cru remarquer une certaine altération sur vos traits, continua le docteur.

— Liart s'arrêta court, fit face au chirurgien-major et lui lança un regard foudroyant.

— Je me porte à merveille, vous dis-je, et vous remercie beaucoup!

— Oui, oui, je vois... je me trompais, vous ne vous êtes jamais si bien porté,

murmura le docteur avec effroi en saluant profondément.

Liart avait déjà tourné les talons. Monsieur Blaye s'enfuit à bâbord, où tous les membres de l'état-major, sauf Merval. étaient rassemblés; car d'après l'ordonnance, les officiers à l'exception de celui de quart, doivent passer du côté opposé à celui que le commandant choisi pour lieu de promenade.

Dans l'espoir d'être mieux reçu que le docteur, Montoire s'approcha ensuite, mais un salut obséquieux n'ayant obtenu pour réponse qu'une médiocre inclination de tête, le brillant officier de manœuvre battit en retraite et alla rejoindre le commissaire qui, plus circonspect, n'avait pas bougé de son coin, et regardait la terre.

Quant à Madec, il se promenait à bâbord avec insouciance. De temps en temps les yeux du capitaine de vaisseau s'arrêtaient sur lui, — il évitait de les rencontrer, et réfléchissait sans doute à sa position à bord.

Distrait et comme absorbé par ses pensées, il sentit son couteau dans son gousset et l'en tira machinalement, puis il se mit à jouer avec, en le faisant sauter dans sa main.

— Dieux ! quel coutelas ! s'écria le malencontreux docteur.

— Ah ! je n'y songeais pas, répondit Madec en remettant à sa place le fameux eustache à manche de corne.

— Et que prétendez-vous faire de cet outil gigantesque?

— Mais, répondit Madec, m'en servir au besoin.

Le commandant Liart avait vu la pantomime, il écoutait le dialogue tout en arpentant le gaillard de tribord.

— Quel besoin, je vous prie, pouvez-vous avoir d'un instrument pareil? demanda encore le chirurgien.

— Docteur, dit simplement Madec, vous oubliez que j'ai été matelot. On conserve toujours quelque chose de ses anciennes habitudes. Il me semble qu'étant de quart, je puis avoir occasion d'en faire usage.

Liart tressaillit.

— Mais comment? dit le docteur.

— Comme le premier gabier venu, pour couper un amarrage, une corde ou un morceau de tabac; que voulez-vous que je dise?

Le porte-voix de Nestor Laviolais se fit entendre en ce moment à bord de *L'Hécla*.

— Chacun à son poste pour le mouillage! commandait-il.

Liart s'aperçut alors qu'on n'était plus qu'à une demi-portée de canon des passes, mais il tint à honneur de ne pas imiter trop vite le capitaine de l'autre bâtiment.

Nestor cependant avait attendu le plus longtemps possible par déférence pour le commandant de la frégate, dont l'opiniâtre lenteur pouvait amener de fâcheux résultats dans l'état de délâbrement où se trouvait *la Gorgone*.

— Monsieur Montoire, dit seulement Liart, prenez le service.

L'officier de manœuvre remplaça sur le banc de quart Adrien de Merval, qui bondit aussitôt vers le gaillard d'avant, d'où ses regards dominèrent de nouveau, tout à son aise, le pont du remorqueur.

— Appelez-moi M. Rivelles, dit alors le commandant.

Un instant après, le capitaine de corvette comparaissait.

— A vos ordres, commandant, dit-il.

— Nous allons au mouillage, monsieur.

— J'attendais le commandement pour monter à mon poste.

— Vous devriez y être depuis longtemps, monsieur.

— C'est vrai, répondit doucement le vieil officier supérieur, mais j'achevais la note que vous m'avez demandée. Sans cela, certainement, je n'aurais pas confié à d'autres le soin de...

— Eh bien, interrompit Liart, est-elle finie ?

— Oui, commandant, je n'ai plus qu'à

la relire, à la corriger et à compléter quelques passages pour lesquels j'ai manqué de renseignements.

— Eh bien, allez l'achever,..

— Mais, commandant...

— Vous croyez-vous donc indispensable sur le pont?...

Le capitaine de corvette redescendit humblement pour aller relire et corriger sa note.

Alors enfin Liart fit un signe à Montoire, qui cria aussitôt dans son porte-voix :

— Chacun à son poste pour le mouillage!

Le capitaine de corvette écrivait; Phylon-Binôme, qui aurait dû le remplacer, était aux arrêts; Merval se tenait à son poste, mais non à celui de l'officier en second où il aurait dû se rendre, s'il avait su ce qui se passait; Madec était dans la batterie, et ignorait comment le capitaine Rivelles comptait prendre le mouilllage... Conséquemment, il n'y avait point d'officier au point le plus important; les maîtres et matelots attendaient des ordres précis, les ordres n'arrivaient point.

Le vapeur traînait la frégate; il la fit heureusement passer dans l'étroite entrée de Mahon,

Bientôt un bassin spacieux et tranquille comme un miroir s'étendit autour des deux navires.

Nestor avait admirablement manœuvré.

Il reçut ordre de larguer la remorque et de prendre son mouillage. Il obéit.

— Mouillez ! commanda Liart aussitôt.

— Mouillez ! répéta Montoire.

— De quel bord ? demanda le maître d'équipage.

Un mouvement de confusion suivit l'ordre de mouiller ; la frégate, abandonnée à elle-même, marchait encore avec une certaine vitesse ; la côte était très-rapprochée, Liart eut peur...

— Tribord ! tribord ! cria-t-il au hasard.

L'ancre et la chaîne de tribord filèrent par le fond avec une épouvantable vitesse.

En ce moment, le vieux Rivelles, tenant sa plume à la main, parut au panneau en criant :

— Ce n'est pas ça ! ce n'est pas ça, commandant ! Rien n'est disposé à tribord, c'est bâbord qu'il fallait mouiller !...

L'ancre et la chaîne de tribord filaient toujours avec un fracas infernal et une rapidité croissante.

Un craquement affreux se fit entendre au même instant.

L'équipage se mit à rire. — Liart devint pâle...

La Gorgone venait d'aborder *L'Hécla* par le travers et brisait sa roue de tribord.

Nestor était devenu pourpre de colère ; ses passagers poussaient des cris d'effroi.

Cependant le capitaine Rivelles s'était déjà porté à l'avant, et l'instinct du métier l'emportant sur la subordination passive, il donnait les ordres qu'il fallait donner ; il se conduisait pendant cet abordage comme il s'était conduit durant l'incendie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I.

Le roi du bord.

Commander un vaisseau! être l'âme de la machine la plus imposante qui soit jamais sortie des mains de l'homme! exercer un empire absolu sur les cinq cents,

huit cents ou mille marins qui composent l'équipage! être le maître de leurs destinées! les guider à travers les mers! les sauver de la tempête et de tous les périls de la navigation! leur donner la victoire à l'heure du combat!... quel rôle! quelle mission! quelle responsabilité!..

Aussi, l'officier nommé au commandement d'un navire, c'est-à-dire, aux termes des ordonnances, *le capitaine*, doit-il réunir le plus rare assemblage de qualités éminentes.

Marin consommé, fort de son expérience, doué d'un sang-froid à toute épreuves, sûr de lui-même, hardi sans témérité, prudent sans faiblesse, il possédera, en outre, l'art difficile de gouverner les masses, d'en tirer le meilleur parti possi-

ble, de faire plier les natures rebelles, de dompter les plus fougueuses, d'utiliser les plus ingrates, et de rendre son autorité puissante et légère à la fois par une juste indulgence, par une fermeté inébranlable, par une sage modération, il assimilera l'état-major et l'équipage au vaisseau qu'il monte, formera un tout homogène de la multitude des éléments humains ou matériels dont il dispose, imprimera un mouvement normal à cet ensemble complexe, le dominera incessamment, le pénétrera de sa volonté, le forcera à vivre de sa vie.

Tel est le capitaine parfait qu'on ne rencontre guère plus souvent que l'orateur de Cicéron, l'architecte de Vitruve, l'homme d'État de Platon ou le guerrier d'Homère. Mais supposez qu'un pareil commandant monte un navire, il ne tar-

dera point à régner sur les cœurs des marins comme il règne sur leurs bras; son bâtiment deviendra un modèle de discipline et de tenue, une forteresse invincible.

Malheur donc sur ceux qui, appelés à gouverner de braves gens comme nos matelots, ne les comprennent pas et les tyrannisent. Ils avaient plein pouvoir pour faire le bien, ils ont prévariqué : que le mal retombe sur leurs têtes! Car de même qu'on a vu des équipages s'opiniâtrer à mourir parce qu'ils aimaient leur chef, de même on se rappelle l'effroyable exemple d'un refus absolu de combattre, par haine pour le commandant. Le fait est historique. Les marins, immobiles et muets devant leurs pièces chargées, se laissèrent obstinément décimer sans répondre à la

canonnade. Il fallut que le despote amenât pavillon sans avoir brûlé une amorce; et ce ne fut pas lâcheté, ce fut vengeance contre un seul abhorré de tous. On préférait la captivité des pontons à la servitude sous ses ordres. L'on se serait battu jusqu'au dernier soupir si un plus digne chef eût commandé le feu.

Et que n'eût-on pas fait pour ce *père des matelots*, comme l'appelait son équipage, qui, abandonnant le commandement de son vaisseau, en rade de Toulon, après l'expédition d'Alger, fut salué des cris spontanés et mille fois répétés de : « *Vive le commandant* !... » — Tous les hommes s'élancèrent d'eux-mêmes dans les haubans, sur les vergues, sur les bastingages, et, agitant leurs chapeaux en l'air

ne cessèrent leurs cris qu'au moment où le canot du loyal capitaine disparut en entrant dans le port.

Sans le concours de l'équipage, que devient le roi du bord à l'heure où chacun doit payer de sa personne?

C'était avec un malin plaisir qu'autrefois, à bord de *la Claire*, les matelots de Liart avaient cassé la vergue de perroquet dont la rupture fut si fatale à maître Merlin.

C'était avec un malin plaisir qu'à bord de *la Gorgone*, l'équipage voyait que le mouillage était manqué, qu'un abordage ridicule avait eu lieu, et qu'en abattant sur *L'Hécla* on faisait au remorqueur de graves avaries.

Les maîtres et quartier-maîtres de manœuvre n'était pas tout-à-fait innocents de ce qui arrivait. Vieux praticiens pour la plupart, ils avaient à peu près deviné comment le capitaine Rivelles comptait effectuer l'ancrage; mais, en l'absence de l'officier supérieur, ils se firent un jeu de prendre le commandant au mot et de jeter l'ancre de tribord, dont la chaîne entière se déroula sans pouvoir être arrêtée.

Alors le cercle de rotation de la frégate devint si grand, que d'un côté elle ne pouvait manquer d'aller heurter le rivage, de l'autre le vapeur. Ce fut sur le vapeur qu'elle tomba. Certainement, à bord, bien des gens regrettèrent qu'elle n'eût pas fait côte.

Le capitaine d'armes était au pied du

grand mât ; il avait été l'un de ceux qui répétèrent le mot de *tribord* prononcé par le commandant. Quoiqu'il ne fût que sous-officier d'infanterie, il avait peut-être compris qu'on faisait une fausse manœuvre ; et cependant il transmit le commandement de mouiller l'ancre de tribord avec un empressement extraordinaire. Mais dès qu'il vit que *la Gorgone*, poussée par la brise, allait aborder le vapeur, il fit un geste de désespoir dont un observateur indifférent aurait pu s'étonner à bon droit.

La confusion la plus complète régna bientôt sur les deux navires. Liart et Montoire ne donnaient que des ordres incohérents. Nestor, déjà mouillé, n'avait pas le temps de s'éloigner et maudissait la maladresse de Liart. Le choc eut lieu. Les soldats passagers, les femmes et les enfants

criaient ; la vapeur mugissait encore, car on venait d'ouvrir les soupapes.

Le mât de beaupré de *la Gorgone* et une partie de son avant avaient littéralement pénétré dans le navire à vapeur, entre le grand mât et le mât de misaine ; les cordages s'accrochaient aux cordages; les pièces de charpente craquaient ; le tambour et les pavois étaient défoncés; déjà les matelots des deux navires unissaient leurs efforts pour faire déborder la frégate; — mais comme il arrive presque toujours en pareil cas les mouvements se contrariaient.

Nestor n'osait plus maintenant faire marcher sa machine, l'abordage était trop complet, et un effort violent eût occasionné peut-être une véritable catastrophe, car

l'arbre des roues était engagé dans les sous-barbes de la frégate, dont le taille-mer brisait les aubes du vapeur.

Merval, cependant, s'était élancé sur le beaupré à la tête d'un peloton de gabiers et de matelots, parmi lesquels on remarquait au premier rang Lartigue et Caboche, la hache au poing, prêts à couper les cordages qui gêneraient.

Paoletta vit son frère et son fiancé à peu de distance au-dessus de sa tête; elle les montrait à Suzanne; — Suzanne, de son côté venait d'apercevoir Merval, qui eut à peine le temps de lui souhaiter le bonjour, car le capitaine Rivellès arrivait enfin sur l'avant.

Mais les regards rapides qu'échangèrent

Adrien et la jeune fille n'échappèrent point à Paoletta, qui bientôt après demandait naïvement à Suzanne.

— Jésus, bon Dieu ! ma chère demoiselle, votre amoureux serait-il aussi sur *la Gorgone*.

Et comme Suzanne baissait les yeux en rougissant :

— Je n'en parlerai à personne, ma bonne demoiselle, ajouta la provençale. — Oh ! ne craignez rien, je dis mes secrets, moi, jamais ceux des autres.

— Douce amie, murmura Suzanne, tu auras tous les miens... quand je les connaîtrai moi-même.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit encore Pao-

letta, l'on a quelquefois de gros secrets sans le savoir.

Suzanne serra silencieusement la main de la soubrette, tout en descendant par ordre de Nestor dans le salon du vapeur.

Faut-il dire que madame d'Héricourt avait profité d'une occasion si belle pour faire une scène mélodramatique. Elle jetait des clameurs inimaginables. M. d'Héricourt était honteux de ses folies.

— En bas! en bas! tous les passagers, commanda Nestor.

Les officiers et sous-officiers de *L'Hécla* rétablirent à bord l'ordre et le silence, tandis que Rivelles, secondé par Merval, dirigeait avec sa vieille expérience les ef-

forts des gens de *la Gorgone* qui s'éloigna peu à peu.

Grâce aux ingénieuses installations du capitaine de corvette, la corvette parvint bientôt à jeter son ancre de bâbord et à s'amarrer convenablement malgré les avaries qui rendaient cette double opération fort difficile. Il fit rembraquer ensuite une partie de l'autre chaîne, et *la Gorgone* alors se trouva parfaitement mouillée.

Le plus grand mouvement y régnait encore, lorsque Nestor Laviolais s'y rendit, conformément aux dispositions de l'ordonnance.

Liart, ayant Montoire à côté de lui, présidait toujours à la manœuvre, qui, de fait, était dirigée par le capitaine de corvette.

Ce dernier se tenait sur l'avant du navire; il faisait exécuter sous ses yeux l'opération qu'il avait imaginée, et d'une part il était secondé par Merval; de l'autre par Madec, qui, en raison des arrêts de Phyllon-Binôme, commandait dans la batterie où passent les câbles-chaînes.

Du banc de quart on ne pouvait rien voir.

Ainsi, comme pendant l'incendie, le rôle du commandant était presque nul. A peine si de temps en temps il faisait transmettre à son second des ordres au moins inutiles, — ce dont Montoire s'acquittait à l'aide d'un porte-voix démesuré.

En pareil cas, il eût été naturel de laisser au capitaine de corvette le soin de ter-

miner seul et sous sa responsabilité personnelle une manœuvre de force, qui rentrait d'ailleurs dans ses attributions réglementaires; et par conséquent rien n'empêchait le commandant de recevoir immédiatement le jeune officier du vapeur.

Mais M. des Ardannes resta sur son banc de quart, et quand Nestor s'avança, il se contenta de lui rendre son salut avec une raideur napoléonienne.

Nestor comprit qu'il devait attendre, passa du côté de bâbord, et vit de loin Merval auprès du capitaine de corvette; toutefois, en homme au courant du service maritime, il se garda bien de les rejoindre.

Midi sonna.

Adrien s'en réjouit en pensant qu'il ne serait plus obligé de reprendre le quart. — En effet, aussitôt que la manœuvre fut terminée, ce fut à Madec que Montoire rendit le service.

Alors Nestor Laviolaïs s'approcha du capitaine de vaisseau, et après l'avoir de nouveau salué :

— Commandant, dit-il, je viens vous demander vos instructions et l'autorisation de reprendre la mer dès que mes avaries seront réparées.

— Monsieur, répondit Liart, comment se fait-il que votre capitaine ne soit pas venu lui-même prendre mes ordres !

— Monsieur Durocher, capitaine titu-

laire de *L'Hécla*, est resté à Toulon ; provisoirement je commande à sa place.

— En ce cas, monsieur, veuillez attendre, répondit Liart, qui se retourna et dit à un timonnier d'aller appeler l'officier de corvée.

— Je vous prierai d'observer, monsieur le commandant, reprit Nestor, que je suis chargé des dépêches et du service de la correspondance d'Afrique, et que ma présence à bord est indispensable, après les avaries que la frégate vient de me faire.

— Monsieur !... s'écria Liart choqué de la remarque, il ne s'agit point de cela !...... Il me faut absolument la libre pratique, nous avons communiqué ensemble, et vous ferez visiter votre patente de

santé, afin que l'intendance sanitaire ne me refuse pas l'entrée comme ayant eu des rapports avec un navire suspect de contagion.

— Je vais donner des ordres en conséquence, dit Nestor.

— Un moment, s'il vous plaît, monsieur, reprit le capitaine de vaisseau devant lequel Merval venait de comparaître en qualité d'officier de corvée.

Les deux amis se rencontrèrent ainsi en présence du commandant. Il y avait quatre ou cinq mois qu'ils ne s'étaient vus, mais ils n'échangèrent ni un mot, ni un serrement de main, ni un regard d'intelligence ; ils n'eurent pas l'air de ne pas se connaître.

— Monsieur de Merval, dit Liart, préparez-vous à aller en corvée, le docteur vous accompagnera; vous ferez viser notre patente de santé au bureau de la quarantaine, et vous vous entendrez avec l'officier de corvée de *L'Hécla* pour qu'on nous accorde la libre pratique. — Quant à vous, monsieur le capitaine, continua Liart, en s'adressant à Nestor, allez prendre vos mesures, et revenez à mes ordres.

Les deux enseignes s'éloignèrent, et seulement alors ils purent échanger quelques mots.

— Nestor, au nom de notre vieille amitié, s'écria Merval, à tout-à-l'heure, ici, je t'en prie; il faut que je te parle.

— La famille d'Héricourt est à mon

bord, dit Laviolais. Viens plutôt m'y retrouver.

— Je ne puis..... je suis de corvée..... Suzanne!..... Mon Dieu!..... je voudrais!...

— A ton retour, fais-toi remplacer et viens!

— Il ne le permettra pas!

— Essaye au moins! demande!

— Ce serait inutile!

— Cours-en la chance! adieu!

Nestor était obligé de retourner à son bord sans perdre un instant, il serra la main de Merval et partit

Merval, un instant après, débordait aussi de la frégate en compagnie du docteur Blaye, pour se rendre au bureau de l'intendance sanitaire de Mahon. Ils y furent bientôt rejoints par Fortanet que Nestor venait d'expédier à terre avec la patente de *L'Hécla.*

La frégate et le vapeur étant parfaitement en règle, la libre entrée leur fut accordée sans retard.

Merval ne connaissait l'enseigne Fortanet que pour l'avoir vu deux ou trois fois, lors de son retour de Paris, à l'époque où il était allé le trouver avec Nestor, pour lui demander sa place à bord de *L'Hécla.*

Fortanet était marié à Toulon.

« Il avait recherché, dit-il, l'embarquement sur un bâtiment de la correspondance d'Alger, afin de se retrouver le plus souvent possible dans sa famille ; il risquerait, en quittant *L'Hécla*, d'être placé à bord d'un navire qui ferait une longue absence. »

Ces raisons suffisaient. Fortanet n'avait pas ajouté qu'il était pauvre jusqu'à la détresse, qu'il avait épousé par amour une jeune fille dénuée de toute fortune, et que son faible supplément d'appointements, comme officier embarqué, était d'un grand secours dans sa pénible position.

Si Merval avait alors connu cette circonstance, peut-être en eût-il profité; mais *L'Hécla* partit, Merval fut embarqué sur *la Gorgone*, l'espoir des deux amis devint irréalisable.

Plus tard, Nestor écrivit à son *matelot* plusieurs lettres dans lesquelles Fortanet était représenté comme un brave officier, comme un digne garçon, travaillant sans relâche pour sa jeune famille, supportant stoïquement les privations les plus rudes, ne souffrant que des souffrances de sa femme et de ses petits enfants, et ne s'apercevant même pas des siennes propres.

Merval avait été profondément touché par les récits qui peignaient l'abnégation et le dévouement de ce jeune père de famille; il en avait autrefois un peu voulu à Fortanet d'un refus qui le blessait dans son amitié; ses sentiments ayant changé, il saisit l'occasion qui se présentait pour renouer, avec une évidente bienveillance, des relations assez froidement rompues quelques mois auparavant.

Rien de plus fréquent dans la marine que la rencontre en pays étranger de deux collègues qui, s'étant autrefois connus, feignent de ne plus se reconnaître, et n'échangent pas même un simple salut de politesse.

La prétendue franchise des officiers de marine, leur cordialité semi-grossière, si souvent exploitées au théâtre et dans les romans, ne sont et ne peuvent être que des fictions absurdes. Aux yeux de tout homme qui réfléchit, la vie maritime, vie de contact incessant et de froissements continuels, doit être au contraire une école de dissimulation, de diplomatie intime, de calculs méticuleux, desquels résulte au moins une excessive réserve, sinon de la morgue et de l'insolence systématiques. Les extrêmes se touchent; un pas de plus,

et l'on obtient en dernière analyse la grossièreté, mais quelle grossièreté? L'impertinence quintessenciée, et non la franchise mal en point.

Quoique d'une nature ouverte et même expansive, Adrien de Merval n'avait pu se soustaire entièrement aux influences du métier ; cette fois, heureusement, il savait à qui s'adresseraient ses avances, et comment elles seraient reçues ; il n'hésita point à tendre la main le premier.

Fortanet la serra cordialement.

De son côté, l'enseigne du vapeur avait trop souvent causé de Merval avec Nestor pour ne pas l'estimer; et enfin l'on s'était déjà dit quelques mots la nuit précédente à bord de *la Gorgone*.

La glace était brisée.

Merval eut bientôt ramené le sujet de la conversation sur la famille d'Héricourt.

Fortanet fit l'éloge de Suzanne, nomma Paoletta, et instruisit ainsi Adrien de tout ce qu'il ignorait encore.

Mais les patentes étaient visées, il fallut pousser; les deux canots se dirigèrent de conserve vers les bâtiments français.

Au moment où Fortanet montait à bord, Merval passa le long du vapeur; il vit Susanne accoudée sur la lisse à côté de ses parents et de Paoletta qui lui disait tout bas :

— C'est lui ! c'est lui ! ma bonne demoiselle, il vient ici !

Monsieur et madame d'Héricourt invitaient du geste le jeune officier à leur rendre une petite visite.

— C'est impossible à présent, leur dit Nestor, il est en corvée ; le moindre retard l'exposerait à être puni.

Suzanne entendit et baissa tristement la tête.

— Ne vous inquiétez pas, ajouta Paoletta, il va revenir tout-à-l'heure... Je voudrais bien être aussi sûre de voir mon frère...

— Et Caboche, n'est-ce pas? dit Suzanne en souriant.

— Mais ils ne sont pas officiers, eux, reprit doucement Paoletta; ils n'ont pas de canots quand ils veulent, il y a beaucoup d'ouvrage à bord de leur frégate.... Et puis Liart est si mauvais!

— Liart n'est pas meilleur pour les officiers que pour les matelots, répondit Suzanne avec tristesse.

Merval longeait le bord; sa tête était brûlante. Il n'avait qu'un mot à dire, qu'un geste à faire pour accoster. Il pensait que s'il laissait échapper l'occasion, l'occasion ne se représenterait plus, car *L'Hécla* ne tarderait point à appareiller; déjà les réparations de la roue de tribord étaient commencées; déjà les cordages coupés et les pavois défoncés lors de l'abordage étaient remis en place.

Merval fut au moment de tout braver, et commanda de lever les rames. Il hésitait. Nestor lui fit signe d'aller à son bord, le devoir et l'amitié l'emportèrent. L'officier de corvée murmura le mot adieu! et, le cœur plein de regrets, il commanda : — *Nagez* !..

Le canot poursuivit sa route vers la frégate.

Une minute après, Merval entrait chez le commandant et lui rendait compte de sa mission : — La frégate, disait-il, pouvait communiquer avec la terre.

Le commandant était assis à son bureau où il écrivait, le dos tourné à l'enseigne.

— C'est très-bien, monsieur, répondit-il.

L'officier, ainsi congédié, resta immobile pendant un instant. Il essayait de demander la permission d'aller à bord de *L'Hécla*; mais par deux fois la voix lui manqua.

Liart écrivait toujours. Étonné de ce que l'enseigne ne s'en allait pas, il leva les yeux, regarda dans sa glace, et le vit pâle, abattu, tremblant.

— Eh bien, monsieur de Merval, avez-vous encore quelque chose à me dire? demanda-t-il.

— Je voudrais, balbutia l'enseigne, je voudrais obtenir l'autorisation d'aller passer un quart d'heure à bord de *L'Hécla*.

— N'êtes-vous pas de corvée, monsieur? demanda le capitaine de vaisseau.

— Pour un quart d'heure, commandant, je me ferais remplacer.

— C'est impossible, monsieur; règle générale, je l'ai défendu!

Une sueur froide glaça Merval. Un éclair de rage brilla dans ses yeux, car le miroir reflétait les traits du despote, et l'enseigne l'avait vu sourire.

Heureusement on annonça le jeune capitaine de *L'Hécla*; l'impétueux Adrien était hors de lui et sur le point de faire une scène violente. L'arrivée de Nestor sauva Merval, qui se retira lentement et en maudissant tout bas sa faiblesse.

— Monsieur, dit Liart à Nestor après l'avoir invité à s'asseoir, je sais que votre

service est de ceux qu'on ne doit point différer, mais les événements dont *la Gorgone* vient d'être le théâtre sont trop graves pour que je vous laisse partir sans avoir fait mon rapport. Dès que vous serez à Alger, vous l'expédierez à M. le préfet maritime de Toulon; et d'ailleurs, j'ai des pièces importantes à vous remettre pour monsieur le gouverneur général d'Afrique. En conséquence, vous attendrez de nouveaux ordres.

— Il suffit, commandant, dit Nestor, je me retire jusqu'à ce qu'il vous plaise de me les donner... Toutefois, après les avaries que m'a faites la frégate, je ne puis répondre d'être en état d'appareiller aujourd'hui.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria Liart.

— Mes ouvriers et mes matelots travaillent à force, j'espère bien être prêt, mais, comme j'ai déjà eu l'honneur de...

— Parfaitement, monsieur, interrompit Liart des Ardannes, vous serez prêt!... je le veux, je l'ordonne!... Mais, ajouta le commandant, j'ai oublié de vous demander votre nom.

— Laviolais, répondit Nestor.

En entendant ce nom, Liart ne put retenir un singulier mouvement de surprise, dont le jeune capitaine ne s'aperçut pas. Mais à peine était-il sorti, que l'officier supérieur agita sa sonnette de bureau.

Cybélus parut.

— Alerte ! s'écria Liart, il faut savoir ce que cet enseigne va dire à monsieur de Merval.

— On le saura, maître ! répliqua le nègre. Moi, j'étais déjà à mon poste, car c'est celui à qui la fameuse lettre était adressée...

— Bien ! assez ! va !

Cybélus descendit dans sa case, appliqua son oreille à de petits trous percés dans la cloison du côté de Merval, et ne tarda point à entendre la conversation des deux enseignes.

Le capitaine d'armes errait çà et là, plus sombre, plus terrible que jamais, la menace et le sarcasme à la bouche. Les matelots frissonnaient à son approche.

La police occulte était au guet.

La police officielle cherchait dans le navire la trace d'un complot imaginaire peut-être... mais on avait ri au moment de l'abordage, on avait murmuré pendant l'incendie..... et le commandant voulait faire un exemple... Le capitaine d'armes avait reçu la plus sévère des consignes.

Le rigide sous-officier ne dénonça cependant pas Merval comme ayant quitté son banc de quart durant le remorquage. — Il attendait sans doute d'avoir trouvé quelques griefs plus solides contre le jeune officier.

Il s'étonnait de ce que Madec n'était point aux arrêts forcés. — Il passait sou-

vent auprès de Caboche et de Lartigue, rangés en première ligne au nombre des suspects.

Le calepin de poche de l'adjudant se chargeait à tous moments de notes ténébreuses... Son oreille attentive recueillait toute parole compromettante...

Rivelles depuis longtemps avait achevé sa note et l'avait remise au commandant; il se tenait à présent au milieu des ouvriers charpentiers, forgerons et calfats, dont il dirigeait les travaux.

A bord de *L'Hécla,* l'officier de service présidait de même à la réparation des avaries.

Fortanet s'entretenait de matières indif-

férentes avec monsieur et madame d'Héricourt; mais Suzanne et Paoletta s'étaient retirées à l'extrémité du gaillard d'arrière; elles venaient de s'asseoir sur le caisson de la pavillonnerie, et, les yeux fixés du côté de la frégate, elles causaient enfin à cœur ouvert.

II.

Confidences.

Anatole Chérinot, dit Obélisque ou le Parisien, engagé volontaire, qui avait pris le goût de la marine au théâtre du Cirque-Olympique, était sans contredit le plus mauvais drôle de la frégate *la Gorgone*. Il eût été

fort embarrassé de prendre une empointure ou de tenir la barre dans un canot; mais il avait déjà cinq ou six ans de service : aussi figurait-il sur le rôle d'équipage en qualité de matelot de troisième classe. Son nom émaillait en outre toutes les pages du registre des punitions tenu par le capitaine d'armes, devant qui ses talents de loustic et poète du gaillard d'avant ne trouvaient aucune grâce.

Chérinot était toujours sous la surveillance de la haute police. Il passait aux fers les deux tiers de sa vie, le reste du temps il était retranché de vin, ou condamné à la peine des haubans. Toutefois, ces revers quotidiens n'avaient porté atteinte ni à sa gaîté burlesque, ni à son génie inventif, à l'aide duquel il trouvait mille manières de s'échapper du bord pour *courir*

bordée à terre, ni à sa verve poétique, dont on nous permettra de citer un échantillon de circonstance, dédié à mademoi-Zéphyrina, chanteuse attitrée du café de la Victoire, à Toulon :

Quand deux jeunes filles
Gentilles.
Vont faire le quart
A l'écart,
De quoi parlent-elles,
Baissant les prunelles,
De quoi parlent-elles tout bas?
Ah! bah!
A bas les gendarmes!
Capitaines d'armes!
Et *ek--scélérats!*
Vivent les marins, à bas les soldats!

De quoi parlent-elles
Les belles,
Les bouches en cœur,
En douceur,
Rouges comme fraises.
Tant elles sont aises
De pouvoir en causer tout bas?
Ah! bah!
A bas les gendarmes!
Capitaines d'armes!
Et *ek--scélérats!*
Vivent les marins, à bas les soldats!

C'est d'une amourette
Fiuette,
C'est d'un amoureux....
Ou de deux;
Leurs cœurs battent vite,
L'amour les agite,
Oh! comme elles jasent tout bas?
Ah! bah!...
A bas les gendarmes!
Capitaines d'armes!
Et *ek--scélérats!*
Vivent les marins, à bas les soldats!

Et... nous mettons cette fois *et cætera*, ne serait-ce que pour traduire le facétieux jeu de mots de Chérinot Anatole, dit Obélisque ou le Parisien.

La chanson ne pouvait porter le véritable cachet matelot, son auteur était un lettré du boulevard du Temple, mais le refrain anathématisait les gendarmes, les capitaines d'armes et les soldats, mais mademoiselle Zéphyrina la chantait à grand

orchestre ; — la chanson obtint le plus grand succès dans la division de Toulon.

Il n'était navire à voiles ou à vapeur où ses quinze couplets, dont les derniers excitaient un gros rire, ne fussent devenus populaires.

En voyant Suzanne et Paoletta, jeunes filles gentilles, sises à l'écart, rouges de pudeur virginale et parlant tout bas, plus d'un bon matelot de *L'Hécla* se rappela peut-être la *romance* du café de la Victoire.

Il était question de deux amoureux.

— ..... Et il y a bien longtemps que vous le connaissez ? demanda Paoletta.

— Mais, répondit Suzanne, il y a plus

de six ans qu'il fut présenté à la maison par une de ses tantes. J'étais toute petite alors, et pourtant je me le rappelle comme si c'était hier, avec sa belle aiguillette d'or sur l'épaule... Il me regarda et dit en souriant : « Oh! la charmante petite fille ! » Je ne l'ai jamais oublié.

— C'est comme moi, mademoiselle, quand Martial mena Caboche chez nous pour la première fois, disant à mon père:

» — Voici un ponantais, qui est un brave fini, qui m'a fait parer deux fameuses coques !... » Moi, je le regardais avec de grands yeux, mon père lui secouait la main, mais lui se vira vers moi, et en jurant : — je ne jurerai pas, moi; — « Est-elle gentille cette petite commère-ci; viennent trois ou quatre ans, ça fera un beau brin

de fille!... » Ça me chatouilla le cœur. Il était si beau garçon avec son chapeau ciré, sa cravate rouge, des épaules..... dam!... vous avez vu...... et de grands cheveux blonds qui tombaient par-dessus : « Établis-toi charpentier à Marseille, lui dit Martial, et pour lors..... trois ou quatre ans sont bien vite passés. » Le père Lartigue ne disait rien, mais il riait en dessous. « Eh bien, ça se pourrait, répondit Caboche, d'autant plus que je n'ai plus de parents à Lorient, dans mon pays..... Ils sont tous morts!.... » dit-il si tristement, si tristement, que les larmes m'en vinrent aux yeux... Je crois que je l'aimais déjà.

— Moi, reprit Suzanne, je ne puis dire la même chose, mais quand sa vieille tante fit son éloge, j'en fus toute joyeuse, et quand ma mère le complimentait, je

regrettais de n'être pas assez grande pour le complimenter aussi.

— Et puis? demanda finement Paoletta.

— Et puis, continua Suzanne, quand il raconta ses premières campagnes, je l'écoutais si attentivement et avec tant de plaisir, que jamais conte de fée ne m'avait la moitié si fort amusée.

— Parla-t-il ce jour-là devant vous de son ami Nestor Laviolais, notre capitaine?

— S'il en parla!... il ne fit qu'en dire du bien, tellement, qu'à la fin, je m'en impatientais... j'étais presque jalouse.

— Jalouse!.. fit Paoletta, et qu'eussiez-

vous donc ressenti si vous l'aviez réellement aimé?.. Moi, par exemple, je ne le cache pas, j'étais tout-à-fait jalouse de l'amitié de Caboche pour mon frère Martial; mais, voyez-vous, j'aimais déjà Caboche, moi!

— Méchante! dit Suzanne en baissant la tête.

— Allons, reprit Paoletta, ne me grondez pas trop, je veux être bonne; vous étiez si jeune, que son grade, son uniforme, son aiguillette, ses voyages...

— Oh! non! par exemple, il n'était pas le seul élève de marine qui vint à la maison...

Suzanne prononça cette dernière phrase

avec tant de vivacité, que Paoletta partit d'un grand éclat de rire; mais ensuite, voyant la jeune fille confuse, sérieuse, n'osant poursuivre :

— Pardonnez-moi, ma bonne demoiselle, dit-elle d'une voix tendre, je ne rirai plus, je vous le promets... Tenez, ça me rappelle ce bon Caboche, la première fois qu'il s'approcha de moi, d'un air embarrassé, pour me parler d'amour, je me mis à rire si fort, si fort, qu'il faillit en pleurer... lui, un matelot !..

— Le premier voyage d'Adrien à Paris dura si peu de temps, que ma mère, hier soir, paraissait l'avoir oublié, dit Suzanne bientôt après. — Quand il revint, j'avais quinze ans passés, il était enseigne; alors il n'osa plus dire tout haut qu'il me trou-

vait charmante, mais je lisais dans ses yeux, et j'étais toute troublée.

— Moi, par exemple, je ne me troublai pas, dit Paoletta; je n'avais pas oublié ce qu'avait dit Martial, ni ce qu'avait fait mon père, je pensai qu'il fallait l'aider un peu...

— Eh bien? demanda Suzanne.

— Eh bien!... le lendemain de ce jour où j'avais tant ri, je le trouvai si triste, qu'il me faisait peine; il était à fumer sa pipe dans un coin de la cuisine; il ne tournait plus la tête de mon côté; j'allai droit à lui, je lui pris la main et je lui dis : — « Voyons! Caboche, finissez hardiment ce que vous aviez commencé hier; je vous promets de ne plus rire. » Il se leva bril-

lant comme un soleil, plus de nuages sur sa figure : — « Paoletta! dit-il, je n'irai point par quatre chemins : le fin mot, c'est que je vous aime tout de bon... Ça vous va-t-il? ou faut-il que je prenne le large pour toujours? » — « Restez en Provence, Caboche, lui dis-je, mon petit cœur est à vous; » et je lui tendis la joue, et il m'embrassa de toutes ses forces, de manière que Martial, qui entrait, se mit à dire : — « Eh bien, frère, avais-je donc tort de te dire que la paix se ferait toute seule? »

— Vraiment?.... murmura Suzanne étonnée.

— C'est comme çà, mademoiselle; et vous?

— Moi!... je crois qu'il m'aime, mais

il ne me l'a jamais dit. Au bal, quand il essayait de me le faire entendre trop clairement, je prenais un air froid ou je parlais d'autre chose, ou je faisais semblant de ne pas le comprendre..... Ma mère le voulait ainsi... et lui s'intimidait, et nous nous séparions toujours de même.

— Si vous me croyez, dit Paoletta, vous virerez de bord, comme dit Caboche, et à la première occasion..... Eh bien, vous l'aiderez...

— Oh! murmura Suzanne.

—..... J'ai bien aidé mon prétendu, moi!... mais, si vous avez honte, laissez-moi faire. Pour vous servir, je parlerais au pape, au Grand Turc, à l'abominable Liart lui-même, s'il le fallait.

— Mon Dieu! mon Dieu! interrompit Suzanne en examinant la frégate; Adrien ne vient pas!... Liart peut-être l'aura mis aux arrêts...

— Vous savez bien, mademoiselle, que M. Laviolais doit nous le ramener dans son canot; le canot est là-bas, le long du bord... Ils vont venir ensemble... Bonne espérance, ne vous inquiétez pas trop.

. . . .

Tandis que les deux jeunes filles causaient de la sorte, Merval et Nestor avaient tour-à-tour comparu devant le despote de *la Gorgone*, Cybélus s'était mis à l'affût, et enfin les deux amis s'étaient réunis dans l'étroite cabine du jeune officier de la frégate.

— Dieux! s'écria Nestor en entrant, qu'as-tu, Merval, qu'as-tu donc?

— Ah! mon ami, reprit l'autre enseigne à demi-voix, mon courage m'abandonne, je suis navré, je suis vaincu...

Nestor prit la main de Merval et s'assit à côté de lui.

Le nègre regardait par moments et puis se remettait en position pour ne point perdre un mot.

— Les vexations augmentent chaque jour; Liart nous accable de mauvais traitements, notre état actuel est cent fois pire qu'à l'époque où je t'écrivais... il m'a refusé un quart d'heure pour aller à ton bord.

— En vérité !

— Parlons bas, dit Merval, on nous écoute peut-être.

Nestor secoua tristement la tête, il crut que son ami déraisonnait ; Merval devina sa pensée.

— Plût à Dieu ! dit-il, que mon mal fût imaginaire ! Nestor, mon vieux matelot, il faut que je quitte la frégate, ou j'en mourrai !...

— Adrien, calme-toi, je t'en conjure.

— J'en mourrai, te dis-je ! Ce n'est pas un navire que *la Gorgone*, c'est un bagne, c'est un cachot voûté et muré !... Et moi,

tu me connais, je ressens les vexations éprouvées par ceux qui m'entourent presque aussi vivement que celles dont je suis l'objet !..... Suzanne ! Suzanne !..... Mon Dieu !..... elle est à bord de *L'Hécla*, elle est à ton bord !

— Ami, veux-tu que j'aille dire à Liart?...

— Non ! non ! assez d'un refus ! s'écria Merval.

— Permets-moi, du moins, de faire une tentative ; va trouver celui de tes collègues qui n'est pas de service ; prie le de te remplacer : je me charge du reste....

— Non, te dis-je ! à quoi bon t'exposer à quelque impertinence?

— Oh ! oh ! reprit Nestor, j'espère bien que monsieur Liart restera vis-à-vis de moi dans les bornes du savoir-vivre. Je ne suis pas sous ses ordres directs, moi !

— Il est capitaine de vaisseau ; tu n'es qu'enseigne ; mais serais-tu capitaine de vaisseau d'un seul rang moins ancien que lui, il...

— Il n'osera rien, j'en réponds ! s'écria Nestor.

— Eh ! mon Dieu ! reprit Merval avec amertume, de quoi parlons-nous ? Tu n'es qu'un pauvre *mulet**, et tu menaces !

* *Mulet*, — expression dérisoire consacrée dans les ports, à désigner un enseigne de vaisseau.

— Merval ! reprit Laviolais de plus en plus affligé de l'état de prostration où il voyait son ami.

— Eh bien ?

— Quoi ! c'est ainsi que je te retrouve ! Qu'as-tu fait de ton énergie et de ton insoucieuse gaîté ?... Espère, Merval, je parlerai de toi à la famille d'Héricourt, à Suzanne elle-même. Tu regrettais de n'avoir pas fait une demande en mariage, je déclarerai tes intentions, si tu veux. J'ai déjà dit du bien de toi ; on t'aime, on t'estime, on te connaît, on te sait brave, généreux et riche, ce qui aplanit bien des difficultés.

— Mais au moins j'aurais voulu la revoir ! murmura Merval les larmes aux

yeux. — Tes avaries seront-elles réparées avant six heures du soir?

A six heures devait expirer la corvée de Merval, de six heures du soir à minuit, il était *libre* en style de bord; c'est-à-dire qu'avec la permission du commandant il pouvait s'absenter du navire.

— Je pense, répondit Nestor, qu'avant quatre heures mes roues seront réparées et que nous reprendrons le large; laisse-moi donc faire un effort auprès de Liart... Eh bien, si j'échoue, je pourrai le dire à Suzanne!..... Allons, qui peut te remplacer? Madec est de quart, Phylon et Montoire doivent être *libres*!

— Phylon est aux arrêts...

— Es-tu assez mal avec Montoire pour qu'il te refuse?

— Non! mais il a peut-être envie d'aller à terre, car à six heures son service recommence.

— C'est égal! par amitié pour moi, va lui demander son consentement pour le cas où Liart donnerait le sien.

Merval sourit d'un air d'incrédulité.

— Je t'en prie, va trouver Montoire, et reviens.

Adrien hésitait encore; Nestor se fit de plus en plus pressant.

— Par amour pour Suzanne! par amitié pour moi!

— J'y vais donc, puisque tu l'exiges.

Merval sortit, Nestor resta seul dans la cabine.

Cybélus alla prévenir son maître.

— Je ne reçois point, dis-le au factionnaire de ma porte, et va le répéter au caporal de garde : qu'on ne laisse entrer personne, toi excepté.

— Bien, maître, répondit le nègre qui, ayant fait office de valet, reprit à la hâte son poste d'espion.

Merval revint en disant que Montoire consentait à le remplacer, d'autant plus volontiers que le commandant avait défendu de mettre aucun canot à la disposition des officiers.

— Mais moi, j'ai le mien à ton service, dit Nestor. A mon tour !

Le jeune capitaine de *L'Hécla* sortit. Merval le remercia d'un sourire plein de mélancolie, et qui signifiait clairement.

— Tu échoueras !

Nestor fut arrêté par le misérable obstacle du factionnaire.

— Bien ! pensa le jeune capitaine, le commandant se fait invisible ; tant mieux! car alors monsieur Rivelles devient son remplaçant naturel.

Il alla trouver le capitaine de corvette ; il lui fit sentir la position de Merval et la sienne, puis il ajouta :

— Le commandant Liart vient, il est vrai, de refuser en s'appuyant sur la règle établie à bord, mais sans connaître les puissants motifs qui font si vivement désirer une exception pour aujourd'hui. Merval, le voyant occupé, n'a pas voulu le déranger par de longues explications. Vous comprenez qu'il s'agit ici de l'avenir et du bonheur de mon ami. Moi, j'allais plaider en sa faveur ; une consigne absolue m'arrête..... Il me semble, capitaine, que vous pourriez prendre sur vous...

— Je le voudrais, répondit le capitaine de corvette d'un ton de regret bien senti, malheureusement, après ce que vous m'apprenez vous-même, lorsque le commandant a péremptoirement refusé ; je ne puis rien.

— Alors, capitaine, seriez-vous assez

bon pour nous servir d'intermédiaire? Selon toute apparence, la consigne ne vous est pas applicable.

— J'y consens, dit l'officier supérieur avec bonté en se dirigeant vers la porte du commandant; mais le factionnaire présenta les armes et répéta militairement :

— On ne passe pas!

— Vous entendez! monsieur Laviolais, dit le capitaine de corvette, malgré tout mon désir, je ne puis...

— Recevez mes remercîments et mes excuses, répliqua le jeune officier.

. . . .

— C'est horrible ! c'est infâme ! s'écria-t-il en rentrant chez son ami.

Merval le regarda douloureusement.

— C'est toujours ainsi, dit-il.

— Ah ! je te comprends à la fin ! et je te plains de toute mon âme comme tu dois être plaint. Par bonheur il reste un dernier moyen ! Je vais l'employer !... Viens sur le pont ! de là, du moins, tu pourras la voir si elle n'est pas encore descendue.

— J'allais te le proposer, dit Merval.

Les deux amis montèrent ensemble.

— Un dernier moyen ! pensa le nègre ; quel peut-il être ?

Et il courut chez Liart, qui se réjouit d'abord du désespoir de Merval, de Merval toujours soupçonné d'avoir proféré les mystérieuses paroles de la nuit précédente. Mais quand le negre ajouta que le jeune capitaine prétendait avoir trouvé un moyen de triompher de sa résistance, le maître jeta sa plume sur le bureau et se leva brusquement :

— Un moyen! un moyen! s'écria-t-il. Ah! monsieur le confident, puissiez-vous un jour tomber sous mes ordres!... Cybélus, alerte! Ouvre l'œil! tu rentreras par la porte de la sainte-barbe, prends-en la clé.

Liart, encore inquiet, se remit à son rapport, étrange compte-rendu, où l'incendie était attribué à un accès de folie

d'un nommé Pigale, « homme doux, subordonné, *rarement puni*, qui jusqu'alors n'avait donné aucun signe d'aliénation mentale, et qui s'était brûlé lui-même en mettant le feu à la frégate. »

La note du capitaine Rivelles était singulièrement travestie. Il fallait bien constater les ravages du feu, attendu les inévitables états de dépenses occasionnées par la réparation des avaries ; — aussi, à cet égard, Phylon lui-même n'aurait-il pu être plus exact ; — mais, à cela près, Liart se souciait fort peu de la vérité. On ne citera que les passages suivants :

« L'équipage, encouragé par le sang-froid avec lequel les commandements étaient faits et transmis, s'est parfaitement comporté. L'on n'a pas dit un mot

contraire au bon ordre ou à la discipline. Mon officier de manœuvre, M. Montoire, enseigne de vaisseau, mérite particulièrement des éloges. Les autres membres de l'état-major se sont tenus à leurs postes et ont militairement obéi, à l'exception de M. le lieutenant de vaisseau Phylon, qui, malgré mon injonction, n'a pas fait noyer les poudres de l'arrière, et a compromis ainsi la sûreté du navire. Je me suis cependant contenté de le punir disciplinairement, et supplie Votre Excellence, monsieur le Ministre, de me pardonner cet acte d'indulgence, en considération des anciens services de M. Phylon, qui aura prochainement rempli les conditions voulues pour la retraite.

» M. le capitaine de corvette Rivelles aurait pu déployer plus de fermeté et de

spontanéité; cependant il a fait de louables efforts dont il est juste de lui tenir compte.

» Dans mon rapport en date du 15 avril, j'ai déjà eu l'honneur, monsieur le ministre, de faire connaître à Votre Excellence mon opinion sur les faibles capacités de cet officier supérieur, entièrement inapte à commander en chef.

» MM. les enseignes de vaisseau de Merval et Madec se sont comportés avec bravoure, mais le premier en jeune homme manquant totalement d'expérience et de sang-froid, le second en matelot aventureux. Je me suis contenté de leur reprocher paternellement leur aveugle témérité, qui eût peut-être engendré de la confusion sans l'intelligent concours de quel-

ques sous-officiers, et entre autres de mon capitaine d'armes, le sieur Cordier, pour lequel j'aurai l'honneur, à la fin de la campagne, de demander à Votre Excellence le grade de sous-lieutenant dans l'infanterie de marine.

» Le sieur Cordier réunit du reste des titres nombreux que je ferai valoir en temps opportun.

» Le bâtiment à vapeur de Sa Majesté *L'Hécla*, provisoirement commandé par M. Laviolais, enseigne de vaisseau, est accouru à notre aide vers la fin de l'incendie mais trop tard pour nous être d'aucune utilité majeure. Il nous a expédié, conformément à mes ordres, quelques secours en hommes et a fait jouer sa pompe à incendie par notre travers. Le seul service important

qu'il nous ait rendu est d'avoir remorqué la frégate dans le port de Mahon ; malheureusement le jeune capitaine de ce *steamer* manque de coup d'œil et nous a abordés en prenant son mouillage ; il en est résulté des avaries assez graves dans l'une des roues de *l'Hécla*. Le retard ocasionné par la réparation de cet accident me permet de profiter du même navire pour transmettre mon rapport à Votre Excellence... »

Liart des Ardannes en était là, et s'apprêtait à continuer dans le même esprit et le même style, évitant d'avance toutes les choses qui auraient pu motiver un conseil d'enquête et l'audition de témoins, ne négligeant aucune occasion de porter une botte secrète à Rivelles, trop bon, trop habile surtout pour lui plaire ; à Phylon, à Merval et à Madec, coupables tous trois

de lui avoir résisté, et enfin à Nestor, coupable d'avoir sauvé sa frégate; — lorsque Cybélus reparut et dit :

— M. Laviolais vient de pousser du bord; il a pris congé de son ami M. de Merval, en criant de son canot : « A tout à l'heure! bonne espérance! »

On a deviné que pendant les heures de service de Merval, Cybélus avait plusieurs fois pénétré dans sa chambre et dérobé ses premières lettres pour les faire lire au commandant Liart. Le capitaine de vaisseau apprit ainsi que l'enseigne était amoureux de Suzanne d'Héricourt. Il savait en outre par le dernier rapport de Cybélus que la jeune fille et ses parents se trouvaient sur *L'Hécla*. En fallait-il d'avantage pour qu'il comprît que Nestor allait tâcher de conduire à bord la famille passagère?

— Ah ! ah ! dit-il en ricanant, voilà donc ce qu'ils appellent un moyen !... Si je voulais, je pourrais empêcher de recevoir aucun visiteur étranger, et leur belle conception avorterait d'une manière froissante pour M. le capitaine de *L'Hécla*; je pourrais aussi m'amuser à envoyer Merval en corvée hors du navire jusqu'au départ du *steamer*... Mais non ! j'aime mieux laisser faire !... Cybélus ! attention, toujours !

— C'est bien, maître ! dit le nègre impassible.

Le capitaine de vaisseau se fit apporter un costume complet de la plus éclatante propreté, d'une élégance maritime irréprochable : des bottes vernies, un pantalon de coutil blanc, un gilet de piqué à

boutons d'or, une chemise à jabot de dentelles, une redingote d'uniforme garnie de grosses épaulettes ultra-réglémentaires et un chapeau de fantaisie à larges bords, qu'il affectionnait comme allant parfaitement à l'air de son visage.

— Très-bien, dit Liart; va maintenant dire à mon maître d'hôtel de préparer un ambigu dans ma salle à manger.

— Maître, répondit le nègre, nous n'avons plus grand'chose depuis l'incendie.

— Comment! s'écria Liart, mon office et ma cave n'ont cependant pas souffert!... Des vins fins dans des flacons de cristal, des friandises, des confitures, des gâteaux!... et d'ailleurs nous avons le temps... Voici un quadruple d'Espagne,

porte-le à mon cuisinier, qu'il aille à terre sur-le-champ, dans mon canot, et qu'il revienne avec tout ce qu'il trouvera de mieux. Je veux qu'il soit de retour dans trois quarts d'heure.

Liart donna un coup de sonnette, un timonnier se présenta à la porte :

— Laissez entrer, dit le commandant au factionnaire. Timonnier, ajouta-t-il aussitôt, dites à M. Montoire de faire armer mon canot aux ordres de mon cuisinier.

Liart se hâta d'achever son rapport, puis il abandonna sa chevelure teinte en noir au fer à papillottes de Cybélus qui le coiffa en artiste consommé.

III.

Suzanne.

Après avoir légèrement glissé sur le compte d'Adrien de Merval, retenu à son bord par les devoirs du service, Nestor insista sur l'attrait de curiosité que présen-

tait la frégate, et s'adressant à M. d'Héricourt :

— Rien ne vous donnera une idée plus juste des ressources d'un vaisseau de guerre que l'état dans lequel vous verrez la *Gorgone*; déjà tout est propre et rangé avec un ordre extrême. Vous jugerez sur les lieux de la gravité des avaries, et vous pourrez ensuite vous représenter aisément ce que doit être une frégate le lendemain d'un combat.

Suzanne faisait des vœux pour que son père acceptât la proposition. Madame d'Héricourt ne disait que peu de mots, mais ce peu de mots prouvaient qu'elle avait le plus vif désir d'aller à bord.

Paoletta s'était approchée : elle écou-

tait non sans anxiété M. d'Héricourt, qui ne semblait pas disposé à donner son consentement.

— Je vous l'avouerai, M. Laviolais, disait-il, je ne serais pas bien aise de me trouver en contact avec M. Liart des Ardannes. Les despotes me déplaisent.....

— Mais, mon ami, interrompit madame d'Héricourt, vos préventions sont exagérées !.... Vous oubliez que M. des Ardannes est renommé pour sa politesse et sa galanterie.....

— Je sais, madame, que vous appréciez fort M. le Commandant de la frégate; vous avez pris la peine de me le rappeler il y a peu de temps.....

Monsieur d'Héricourt ne complèta sa

pensée que par un regard froid et sévère, mais sa femme ne se tenait pas pour battue elle se sentait forte des désirs de Nestor, de Suzanne et de Paoletta.

— N'est-il pas vrai, M. Laviolais, dit-elle, ne pensez vous point comme moi?

— Envers les dames et les étrangers, M. le Commandant Liart sait se conduire en homme du monde, même à son bord; répondit le jeune capitaiue. Et puis nous nous bornerons à le saluer s'il monte sur le pont, — ce qui n'est guère probable puis qu'il est occupé de son rapport. Décidez vous de grâce, Merval sera notre Cicerone..... Vous me permettez d'être votre cavalier....

— En vérité, monsieur d'Héricourt,

s'écria la vieille dame d'un ton emphatique, auriez vous la cruauté de nous retenir sur ce *steamer* !... songez donc au plaisir que vous aurez à revoir notre ami Adrien de Merval.....

Le ridicule mot *steamer* qu'on a déjà remarqué dans le vocabulaire de Liart, anglomane déclaré, se retrouvait comme on voit dans le style ampoulé de la vieille dame.

— Mon père, dit Suzanne, savez vous bien que Paoletta a son frère Martial à bord de *la Gorgone* ?

— C'est juste ! dit M. d'Héricourt, il faut que cette jeune fille aille voir son frère.... M. Laviolais je vous prierais au besoin de la faire conduire à bord de la frégate.....

— Pardonnez-moi, monsieur, dit bientôt après la jeune Provençale en jetant à la dérobée un regard d'intelligence à Suzanne; pourtant Martial serait terriblement content de voir le bienfaiteur de toute notre famille.

M. d'Héricourt était ferme, mais sans entêtement, il savait que la bonne harmonie dans une famille naît de concessions réciproques. Il n'était pas fâché de rencontré Merval qu'il estimait, il voyait que sa femme et sa fille avaient envie de visiter *la Gorgone*, il sentait qu'il serait peu convenable d'envoyer Paoletta toute seule à bord de la frégate, il était bien aise au fond de faire connaissance avec Martial Lartigue, le fils de son brave sergent de la garde; enfin il commençait à craindre de désobliger Nestor, qui insistait avec un

empressement et une chaleur extrêmes.

Nestor de son coté avait réponse à tout, et détruisait une à une les dernières objections de M. d'Héricourt :

» Le canot était prêt ; on serait de retour dans une ou deux heures, que pouvait-on faire de mieux pour se distraire pendant la relâche ? — Si l'on avait pu descendre en ville, sans doute une promenade à Mahon eut mieux valu, mais les avaries de la roue étaient déjà presque réparées. En attendant que M. Liart des Ardannes eut achevé son rapport, il n'était pas permis de trop s'éloigner du navire. »

Toute femme eût-elle l'esprit le plus faux du monde et le tact le plus émoussé, — toute femme sait le moment précis

où elle a la faculté de substituer ses volontés à celles de son mari ; — madame d'Héricourt ne tarda point à dire à Paoletta :

— Allez me chercher mon châle, mes gants, mon éventail.., n'oubliez pas mon parasol... quelle chaleur !

Paoletta courait.

— Et toi, mon enfant, ajouta madame d'Héricourt en s'adressant à Suzanne, va donc prendre ton écharpe et ton chapeau.

De loin Adrien jugeait des coups; quand il vit la jeune fille disparaître et revenir presque aussitôt, il respira plus librement. Un instant après, au bas de l'escalier de la frégate, il lui offrait une main emprisonnée dans un gant paille d'une éclatante netteté.

Madec, en sa qualité d'officier de quart, avait reçu de même madame d'Héricourt, à laquelle Nestor se hâta de présenter le bras dès que l'on fut sur le pont, afin de ménager à son ami une sorte d'*aparté* avec Suzanne.

Mais du gaillard d'avant, Lartigue avait vu sa sœur descendre dans le canot, et il était allé prévenir Caboche, qui, laissant là son herminette, courut à l'échelle de commandement.

Les deux quartiers-maîtres, Martial d'abord, Caboche ensuite, embrassèrent la jeune fille avec effusion.

Anatole Chérinot, dit Obélisque, se trouvait partout, hormis aux lieux où il aurait dû se tenir; — il était de corvée

dans le faux-pont, et c'est pourquoi il flânait audacieusement sur le passavant de tribord.

— La ! la ! la !... excusez ! dit-il ; en voici deux qui vous ont des connaissances un peu ficel-l-l-lées... Zéphyrina, flamme de mes amours, vous n'êtes que de la gnogniotte auprès de cette brunette endimanchée, ainsi que dit Boileau Despréaux dans une de ses tragédies...

— Est-il savant, ce Parisien-là !... s'écria un honnête conscrit alsacien, ami intime de Schneider, et qui répondait au nom de Jacob Mulhausen.

— Ils s'embrassent comme bon pain !.. Est- ce qu'elle ne serait pas un petit peu ma cousine aussi ?...

— Dans mon pays, dit Jacob Mulhausen les garçons sont toujours cousins de toutes les jolies filles.

Le Parisien et son interlocuteur n'étaient point les seuls qui fussent émerveillés de ces embrassades.

— Eh ! eh ! dit M. d'Héricourt en entrant à bord, combien a-t-elle donc de frères par ici ?

Lartigue, choqué de l'observation, leva la tête et toisa le vieux passager d'un fort mauvais œil ; mais Paoletta s'empressa de dire :

— C'est M. d'Héricourt !... M. d'Héricourt !...

Lartigue se découvrit aussitôt ; ses traits

prirent l'expression du respect, de la vénération, du dévouement.

— Pour lors! c'est un cas différent... Pardon, excuse! monsieur d'Héricourt!.. je m'envergnais!... Caboche, tire ton chapeau!... C'est M. d'Héricourt, le capitaine de mon père, l'ancien, le vrai, le vieux, pour qui la consigne est de se faire couper en morceaux...

— Connu! dit Caboche, qui tenait encore dans sa main droite la main gauche de Paoletta, tandis que Martial tenait l'autre main de sa sœur.

M. d'Héricourt était resté sur la dernière marche de l'escalier par lequel il descendait; il avait déjà deviné les secrets fort peu cachés de la jolie Provençale; il

se rappela qu'Urbain Lartigue lui avait parlé de Caboche ; ses regards s'arrêtaient avec complaisance sur le groupe qui l'entourait à présent.

Le capitaine d'armes interpella brusquement Chérinot dit Obélisque :

— Encore ici ! brigand de Parisien... s'écria-t-il ; à ton poste, bandit ; veux-tu courir, ou je porte plainte au commandant, qui te fera fouetter comme un chien... Tu passeras le premier quart * dans les haubans !

Telles furent les paroles qui détournèrent l'attention de M. d'Héricourt, ému des protestations de dévouement des deux

* Le premier quart pour les matelots commence après le branle-bas du soir, vers sept heures, et finit à minuit.

marins, et qui tapait alors paternellement sur la joue de Paoletta, en disant :

— Petite mutine ! elle ne parlait que de son frère !

Le capitaine d'armes, tout en faisant son service, observait, écoutait et remarquait que Cybélus n'était pas en haut.

Paoletta resta avec son frère et son fiancé.

M. d'Héricourt descendit enfin sur le gaillard d'arrière.

On n'entrera pas dans le détail des lieux communs échangés d'abord entre la famille passagère et l'heureux Merval, qui ne tarda point à conduire les visiteurs du

côté du grand panneau, dont l'aspect était bien de nature à exiter l'intérêt. Là se trouvait l'actif capitaine Rivelles, qui mit un hôpitalier empressement à expliquer à M. d'Héricourt les divers effets de l'incendie. Nestor ne quittait pas la mère de Suzanne; Merval se vit libre enfin d'adresser à la jeune fille quelques paroles un peu vives, mais il fallait brusquer la situation, les instants étaient trop précieux pour les perdre en transitions superflues.

— Voici, disait Adrien en montrant le banc de quart, voici l'endroit où se sont écoulées pour moi bien des heures de rêverie, pleines des courts instants passés près de vous.

Suzanne tressaillit, mais l'enseigne ne craignit pas de poursuivre :

— Vous me pardonnerez, je l'espère l'audace de mes paroles. Le temps s'enfuit si vîte! C'est comme cet hiver au bal, quand vous m'accordiez une contredanse. Je tremblais alors, comme je tremble à présent. Je n'osais vous dire ce que j'éprouvais, et puis lorsque je me perdais dans la foule, j'étais triste d'une ineffable tristesse... de cette tristesse douce qui fait mon seul bonheur aujourd'hui, à bord, où vous êtes toujours présente à ma pensée...

— Monsieur de Merval, je vous en prie, murmura la jeune fille, ne m'obligez pas à me refugier auprès de ma mère, elle ne souffrirait point...

— Je serais au désespoir, mademoiselle, d'avoir dit une seule parole qui pût vous

déplaire, et cependant je n'ai pas même exprimé la centième partie de ce que je ressens...

— Monsieur, de grâce, pas un mot de plus, interrompit Suzanne, qui avait rougi en songeant aux conseils de Paoletta. Mais Paoletta était bien sûre de l'assentiment de son père, Paoletta connaissait Caboche à fond par les récits de son frère Martial.

— Puisque vous l'exigez, continuait Adrien, je cacherai mon trouble. Plaise à Dieu que je puisse déclarer à madame d'Héricourt la cause qui le fait naître !...

— Vraiment, pensa Suzanne, il me dit à présent ce qu'il a de mieux à me dire.

—... Vos parents n'ignoreront rien, je

le jure ! poursuivit Merval. Nestor sait combien je me suis reproché de ne leur avoir pas encore formellement déclaré que je vous aime, que...

Les convenances, comme on les entend dans le monde, reprirent le dessus à ces mots :

— Ah ! monsieur de Merval, interrompit Suzanne de plus en plus embarrassée ; on nous entoure, on nous regarde, je ne voudrais pas vous quitter brusquement ici, mais vous allez m'y contraindre.

Le capitaine Rivelles s'était emparé de M. d'Héricourt, et tout en lui donnant des explications très-détaillées, il lui avait fait faire le tour du panneau ; Nestor entraînait à dessein madame d'Héricourt du

même côté, de manière qu'un groupe de travailleurs se trouva entre la mère et la fille. Suzanne d'abord ne s'aperçut de rien, tandis qu'au contraire son cavalier profitait adroitement de la circonstance. Un double rang de matelots tirant sur un cordage était une barrière que la jeune fille ne pouvait franchir seule. Force lui fut d'attendre. Merval se hâta d'ajouter, du ton le plus chaleureux, qu'il serait au désespoir de l'avoir contrariée ; il protestait de la constance de ses sentiments ; il suppliait et répétait qu'il était prêt à faire une démarche décisive auprès de M. et madame d'Héricourt.

— Ils seront instruits, dit-il en finissant, de tout l'amour que j'ai pour leur fille.

— Monsieur, murmura Suzanne d'une voix étouffée.

— Mais de vous seule dépend mon bonheur, poursuivit Adrien, vous seule pouvez accepter ou refuser l'hommage de mes vœux; une espérance, un encouragement un mot, je vous en conjure...

La jeune fille baissait les yeux sans répondre, et cependant elle était bien tentée par l'exemple de Paoletta dont les confidences ne sortaient pas de sa mémoire, de Paoletta qui maintenant parlait d'amour tout à l'aise à Caboche, en présence de Martial. Mais la réserve que l'éducation impose à une jeune personne bien née est une seconde nature, et Suzanne n'osait dire ce mot qu'Adrien sollicitait avec tant de chaleur.

— J'espère! j'espère et je crains! continua-t-il avec exaltation. Décidez, je vous

en prie de ma destinée ! elle est entre vos mains... Aucun autre, n'est-ce pas, n'a mérité ce bien suprême que j'envie, cette réciprocité d'un sentiment pur et dévoué qui ne s'éteindra qu'avec mon cœur ? Oh ! dites, Suzanne, dites que vous ne m'oublierez pas... Si j'étais libre, mon Dieu ! je volerais sur vos traces ; j'irais à Alger, je ne me laisserais pas ravir le bonheur... Oh ! par pitié ! une réponse... une promesse... Ai-je donc tort d'espérer?...

Les rangs des matelots s'ouvrirent ; Suzanne s'empressa de retourner à côté de sa mère. Merval s'était tu, mais la jeune fille ne lui avait pas retiré son bras et sentait les frémissements du jeune cavalier, qui l'interrogeait encore du regard.

Silencieuse et pensive, elle se demandait

toujours s'il ne serait pas possible de dire tout haut ce qu'au fond du cœur elle était si disposée à avouer.

Elle tourna les yeux du côté de Paoletta et la vit familièrement assise entre Lartigue et Caboche, riante, joyeuse, oubliant l'univers entier pour vivre du bonheur d'être là, auprès de son fiancé, qui l'interrogeait aussi, mais qui obtenait les plus douces promesses.

Suzanne, aimante, impressionnable, vive, un peu romanesque, — quelle jeune fille ne l'est point un peu ? — Suzanne était ébranlée par l'exemple, elle hésitait; et Merval sentait grandir son espoir, car il interprétait le silence de celle auprès de qui, pour la première fois de sa vie, il venait de s'avancer avec tant de hardiesse.

Le capitaine Rivelles ramena M. d'Héricourt sur le gaillard d'arrière; Merval et Suzanne, Nestor et madame d'Héricourt les y suivirent naturellement.

Au même instant Liart des Ardannes monta.

Il était dans le brillant costume que l'on connaît déjà, et mis avec une extrême coquetterie. Ses cheveux lustrés et parfaitement noirs, grâce à l'emploi du cosmétique, se bouclaient sur les tempes et à l'arrière. Son chapeau à la Bolivar le coiffait du reste admirablement et projetait une ombre qui atténuait la dureté de ses traits anguleux.

Liart avait une figure à caractère : un nez aquilin pincé au sommet, des sourcils

nets, des yeux vifs, des lèvres minces et pâles, mais sur lesquelles errait un sourire en apparence bienveillant. L'ensemble enfin n'était pas dépourvu d'une certaine noblesse, que rehaussaient une désinvolture d'homme de cour, une taille bien prise et un uniforme habilement taillé.

Tous les officiers et matelots présents sur le pont se découvrirent.

— Mon Dieu! reprit Merval, le voici. Ah ! mademoiselle, si vous saviez combien je suis malheureux, vous ne me refuseriez pas un mot d'espérance qui me consolerait et m'aiderait à supporter l'esclavage!

— Monsieur de Merval, vous ai-je donc défendu d'espérer ? murmura enfin Suzanne, touchée du ton douloureux de ces paroles.

Malgré la présence de Liart, Adrien devint radieux; mais son impression de bonheur fut de courte durée, car le capitaine de vaisseau, se mêlant au groupe des visiteurs, fit un profond salut et contraignit, pour ainsi dire, Nestor à lui présenter M. et madame d'Héricourt, ses passagers.

On se reconnut, de part et d'autre, dans les termes les plus courtois.

L'officier supérieur voulait paraître affable; il fut d'une excessive galanterie. Bientôt le capitaine de corvette se retira pour retourner au travail; Liart aborda M. d'Héricourt.

— Je crois, dit-il, que vous n'êtes pas encore descendu dans l'intérieur. Ces dames me permettront-elles d'être leur guide dans notre dédale?...

M. d'Héricourt fut obligé de faire bonne contenance ; madame d'Héricourt se rapprocha de Liart qui remarqua Suzanne au bras de Merval, et sourit en complimentant sa mère.

—Nous serons heureuses de visiter, sous vos auspices, le beau navire que vous montez, dit madame d'Héricourt après une inclination qu'il serait trop long d'interpréter ici.

Un salut, un regard, un geste, peuvent avoir tant d'éloquence !

— Nous sommes fort en désordre, madame, dit Liart, et je regrette que vous nous trouviez dans un pareil état.

— Mais nous admirons, au contraire,

l'ordre merveilleux qui règne partout après un si grave accident. Nous avons été bien inquiètes la nuit dernière.

— Le bâtiment qui vous portait est venu à notre aide, et maintenant, mesdames, sans crainte de désobliger M. Laviolais, je vous en attribuerai le mérite.

Madame d'Héricourt, se prit à sourire.

— Vous croyez sans doute que je plaisante; mais en âme et conscience, poursuivit Liart, je crois que les femmes aimables et jolies nous portent bonheur; elles sont toutes fées.

— Ah! commandant!

— A bord de *L'Hécla* venait mon bon

ange d'autrefois, poursuivit Liart à voix basse, et avec elle une ravissante jeune fille, portrait vivant de la Thérèse que j'ai tant aimée !

— Hélas ! hélas ! murmura langoureusement madame d'Héricourt, Thérèse vous rendait bien amour pour amour..... Hélas !...

— Aujourd'hui, madame, dit Liart d'un ton austère, vous êtes mère de famille, vous êtes sacrée aux yeux de tout homme d'honneur !

— Je connais mes devoirs et saurai les remplir ! déclama madame d'Héricourt,

— Oui ! oui, madame, je le vois, la vertu couronne votre front, où les lis et

les roses sont remplacés par l'auréole immortelle dont une piété solide couronne les élus. Aussi, ajouta le capitaine de vaisseau avec une hypocrite candeur, n'est-il point vrai, vous avez ardemment prié pour de pauvres marins en péril? Le ciel se rend aux vœux des âmes saintes et ferventes. *La Gorgone* doit son salut à votre dévotieuse intercession.

On descendait dans la batterie. Nestor depuis longtemps avait abandonné à Liart le bras de madame d'Héricourt et causait avec son mari. On parcourut l'intérieur de la frégate; on se rendit au carré des officiers. Merval, heureusement, n'avait pas cessé d'être le cavalier de Suzanne.

En passant devant la porte de sa chambre, il l'ouvrit et montra son réduit à la

famille d'Héricourt, qui, amarinée déjà, par un jour de traversée, comparait les cabines de la frégate avec celles du vapeur.

Alors Adrien, se penchant à l'oreille de la jeune fille, lui dit avec émotion :

— Je vous ai fait voir tout-à-l'heure le lieu où je rêve à vous pendant mes quarts de nuit; mais voici où je me recueille pendant le jour. C'est ici que parfois j'ose traduire en vers les douces pensées que vous m'inspirez. Un jour, Suzanne, je vous montrerai cela, et vous verrez que mon cœur était constamment plein de vous.

La jeune fille avait autorisé, par un mot imprudent, le ton et les paroles de l'enseigne; elle tremblait de pudeur, de crainte, d'amour; elle était enivrée par ces dé-

clarations répétées, et ne pouvait plus que garder le silence. Merval continuait.

— Le commandant m'empêche de parler à madame votre mère, ajouta-t-il; mais si par malheur je ne puis aujourd'hui lui révéler le secret de ma plus douce espérance, Nestor me remplacera près d'elle. Il m'écrira qu'elle consent. J'entrevois un avenir de bonheur ; j'étais abattu, je faiblissais; vous me rendez le courage et la vie.

Peu à peu Suzanne ne put se défendre de donner quelques faibles marques d'assentiment ; Merval était transporté de joie : il finit par oublier Liart et tous les ennuis du bord.

Nous dirons pour mémoire qu'en tra-

versant le carré, l'on avait entendu le stoïque Phylon-Binôme qui donnait à Patourneau sa première leçon, et poursuivait en ces termes.

— Très-bien, mon garçon ; tu t'exerceras seul à tracer les chiffres; fais bien attention aux 5, aux 6 et aux 9 ; un peu plus de rondeur et tu iras. Passons maintenant à la numération. Tu sais écrire tant bien que mal, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, et 9, comment feras-tu pour écrire 10?

— Dix ! répondit Patourneau, je sais ça : un 1 et un 0, voilà.

— Ah ! fit le calculateur étonné; comment et pourquoi?

— Parce que c'est de même sur le jeu

de loto : 10-putez-vous, mais ne vous battez pas ! Vivent les marins ! à bas les soldats ! Je m'y connais jusqu'à 90 tout rond, tout le monde sur le pont !

— Et 91 ? demanda Phylon-Binôme en souriant.

— Ah ! pour celui-là, connais pas !....

— Tu les connaîtras tous, mon garçon, grâce à mes arrêts et au commandant, qui ne se doutait pas de l'avantage qu'il te procurait en me bloquant.

Liart entendit et fit la grimace : on passa dans l'entre-pont : la voix de Phylon fut étouffée par le bruit des conversations particulières.

Enfin l'on remonta et l'on se trouva

tout-à-coup devant la porte de la chambre du conseil, gardée par une sentinelle.

— Mesdames, si vous voulez bien me faire l'honneur d'entrer, dit Liart, vous verrez quel est le logement du capitaine d'une frégate de Sa Majesté.

On entra. Nestor, Merval et M. d'Iricourt se virent forcés de suivre. Le commandant les y invitait et les y contraignait pour ainsi dire par surprise.

Un ambigu improvisé frappa tout d'abord les regards des visiteurs. Sur la grande table à manger de la chambre du conseil une nappe de linge ouvré remplaçait le tapis vert ordinairement étalé à pareille heure. Un riche service de vermeil et de porcelaine de Chine, des flacons étiquetés,

des verres de toutes tailles, un symétrique arrangement de fleurs, de fruits, de friandises et de gâteaux rapportés de terre flattaient la vue et l'odorat. De superbes oranges de Minorque remplissaient une corbeille de cristal, à droite et à gauche de laquelle quatre vases ciselés et transparents laissaient apercevoir les plus belles confitures des Antilles : des cédrats, de la sapotille, de la gouillave et des ananas conservés. Sur les guéridons suspendus se balançaient d'autres vases de prix, artistement disposés, de manière à donner une haute idée du comfort et du luxe du capitaine de vaisseau.

Certes, c'étaient là de bien petites choses, mais elles produisirent la plus vive impression sur madame d'Héricourt, que le commandant continuait à combler de

politesses fort peu désintéressées. Il se hâta, du reste, d'introduire les visiteurs dans sa galerie meublée, comme on le sait, avec une recherche du meilleur goût; boudoir marin qu'une petite maîtresse n'eût point désavoué : tentures de soie, draperies, tapis et divans d'un choix exquis; assemblage de couleurs harmonieuses à travers lesquelles se jouait un éblouissant rayon de soleil, qui donnait à l'ensemble un air de fête.

Sur le pont, le capitaine d'armes écoutait à la dérobée Paoletta, Lartigue et Caboche à qui le capitaine Rivelles avait permis de suspendre ses travaux de charpentier.

En bas, Liart déployait tous ses avantages, et faisait les honneurs de son appartement avec une grâce aristocratique.

Il est certain que cet homme avait ap-

pris les manières du grand monde, et qu'il se trouvait merveilleusement à l'aise dans l'atmosphère d'un salon. On doit juger de sa facilité à jouer le rôle de maître de maison, lorsqu'il était à son bord et chez lui, sûr d'être d'obéi à la baguette.

Le despote avait disparu. M. des Ardannes eut des paroles affables et gracieuses pour tous ses visiteurs, et quand on se fut assis, il entremêla les compliments adressés soit à madame d'Héricourt, soit à sa fille, des éloges les plus flatteurs pour Nestor et même pour Adrien de Merval.

— La frégate, disait-il, devait à l'habile concours du premier d'avoir échappé aux plus terribles dangers. Les gens de *L'Hécla* s'étaient admirablement conduits,

et plus tard la manœuvre du vapeur avait été dirigée avec un talent remarquable. — Je vous demande pardon, mesdames, ajoutait Liart, de parler ainsi marine en votre présence, mais je dois des remerciements et des louanges à M. Laviolais, et je crois m'acquitter en lui rendant devant vous la justice qui lui est due.

Quant à Merval, au dire du capitaine de vaisseau, il était le héros de l'affaire, il n'avait pas cessé de se porter aux postes les plus périlleux; on aurait juré que le feu était son élément.

— Dans mon rapport au ministre, j'ai eu soin, monsieur, de relater votre brillante conduite... Mais, à propos, monsieur Laviolais, — je demanderai encore bien humblement pardon à ces dames de trai-

ter devant elles une affaire de service, — voici mon rapport. Mon secrétaire recopie quelques pièces qui doivent y être jointes; je suis désolé d'interrompre ainsi le cours de votre voyage, et cependant, mesdames, je dois aussi me féliciter de votre retard qui m'a procuré l'honneur de vous recevoir..... Dans une heure au plus tout sera prêt...

Liart feignait d'avoir oublié l'abordage; Nestor ne répondit que par un signe de tête.

Cybélus avait revêtu sa livrée rouge galonnée d'argent, il entr'ouvrit la portière de la galerie pour dire :

— Monsieur le commandant est servi.

Le capitaine de vaisseau fit un geste,

convenu sans doute, car le nègre parut l'avoir compris. Il s'agissait d'aller inviter le capitaine de corvette, Montoire, le docteur Blaye et le commissaire, à venir prendre leur part de l'ambigu préparé dans la chambre du conseil.

Madec était de quart.

Dés que Liart entendit rouvrir la porte de la batterie, il offrit le bras à madame d'Héricourt; Merval, triste et muet maintenant, s'avança néanmoins vers Suzanne et bien qu'à contre-cœur, il la conduisit à la salle à manger, où entraient en même temps les trois membres de l'état-major, invités impromptu par l'entremise de Cybélus.

Le commandant ne manqua pas de

faire à ces messieurs ses excuses de ne les avoir point prévenus lui-même.

— Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, d'en avoir ainsi agi sans cérémonie ?

Le capitaine de corvette était pour ainsi dire de la maison ; les paroles du commandant ne s'adressaient point à lui. Le docteur poussa un gros éclat de rire en disant:

— Vous êtes trop bon, commandant, d'avoir pensé à nous !

Le commissaire se contenta de saluer poliment ; Montoire fit une phrase prétentieuse.

Merval était sur lés épines; il compta dix couverts, le sien y était donc. Que

faire? Depuis trois mois il refusait de s'asseoir à la table du commandant, accepterait-il? — Il tourna les yeux vers Nestor qui, du regard, l'invitait à céder; il céda, mais avec une sorte de remords. La présence de Suzanne, à côté de laquelle il se plaça, ne suffisait pas pour le consoler.

Liart l'observait du coin de l'œil et jouissait de son dépit.

Les convives étaient rangés dans l'ordre suivant : — A la droite et à la gauche de Liart, madame et mademoiselle d'Héricourt, Merval à côté de celle-ci, Nestor auprès de sa mère; en face du commandant, le capitaine Rivelles ayant M. d'Héricourt à sa droite, et enfin aux trois autres places le trois autres membres de l'état-major.

Le capitaine de vaisseau affecta de dire aux étrangers qu'il les recevait en *famille*, un peu sans façon, mais qu'il avait été pris au dépourvu et forcé d'utiliser de trop courts instants. Il afficha ensuite une extrême bonhomie, parla au docteur de sa femme et de ses filles, s'informa avec sollicitude de projets de M. d'Héricourt et des causes de son voyage en Algérie, et adressa souvent la parole à Merval. Il l'appelait familièrement : mon cher ami, au point d'exaspérer le jeune enseigne, et d'irriter la jalousie de l'officier de choix Montoire, qui ne devinait point le dessous des cartes.

IV.

L'ambigu.

Au bout de quelques années de navigation, le jeune officier de marine entré dans la carrière avec le goût des aventures et des voyages, fait assez bon marché de ses illusions, et, suivant la commune tendan-

ce, les jouissances vulgaires de la vie ont beaucoup plus de charmes à ses yeux que les voyages et les aventures.

Ce changement s'opère d'une manière presque insensible.

D'abord il reconnaît que les gros temps, les coups de vent, les *tempêtes*, en style de terre, sont choses tout au moins fastidieuses ; et quand aux catastrophes tragiques, il n'est plus assez fou pour les désirer. Dès que l'expérience de la mer permet de se rendre un compte exact des horreurs du naufrage et des misères fort prosaïques qui en sont la conséquence, on y renonce. On s'y résigne bravement comme à une mauvaise chance, mais, au résumé, on ne se soucie ni d'être réduit à s'entre-manger, ni seulement de perdre jusqu'à la

dernière chemise tout son petit butin, fruit de longues et pénibles épargnes.

Nous ferons pourtant une exception en faveur de la guerre ou plutôt du combat, car la guerre maritime est aussi, la plupart du temps, d'une monotonie décourageante : une croisière sans rencontres ou un blocus sans descentes est bien certainement ce qu'il y a de plus parfaitement ennuyeux ; mais enfin, là du moins on conserve l'espoir de se mesurer avec l'ennemi, et la gloire qu'on attend est un stimulant et une compensation.

D'un autre côté, le goût des voyages n'est presque jamais satisfait dans la carrière maritime. Les marins naviguent, ils ne voyagent pas ; car voyager, dans l'acception que l'on choisit ici, c'est visiter, parcourir les contrées étrangères, s'y ar-

rêter, assouvir sa curiosité, voir, étudier au moins superficiellement les mœurs et les usages des peuples, rechercher suivant ses goûts personnels les faits intéressants, les sites pittoresques, les productions naturelles, les monuments historiques, ou même simplement les plaisirs propres au pays où l'on est. — Eh bien, en ce sens on ne voyage pas en marine. On reconnaît des points, on s'arrête dans des ports, et l'on voit toujours la même chose, car tous les ports se ressemblent. On se trouve bientôt à même de connaître les trois ou quatre principales variétés de relâches : — le port européen, le port du Levant, le port colonial ; — sauf la Chine et l'Océanie, où l'on ne va guère, l'on a tout épuisé dès le début. On peut se vanter, du reste, d'avoir monté la garde et fait l'exercice sous toutes les latitudes.

On stationne à Cadix, par exemple. Cadix est une ville agréable, mais un véritable port envahi par les étrangers. Cependant à vingt lieues se trouve Séville, un peu plus loin Cordoue, un peu plus loin Grenade, — cités franchement espagnols, monumentales, curieuses ; — on passera deux ans en station sur la rade de Cadix, sans pouvoir disposer de dix ou douze jours pour une excursion dans l'intérieur des terres. — Le quart, la corvée, le service de caserne, d'une part; de l'autre, les ordonnances qui défendent de découcher en pays étranger, s'y opposent doublement.

De même on naviguera six ans dans les mers des Antilles ou du Brésil, sans avoir visité une véritable habitation située à quelques lieues du rivage et ayant bien le cachet du pays.

Nos officiers de marine passent leur vie dans l'archipel, à Alexandrie, à Beyrouth à Athènes; mais l'on cite dans le corps heureux mortels qui, par l'effet de circonstances tout à fait exceptionnelles, ont pénétré jusqu'au Caire ou jusqu'à Jérusalem : ils sont au nombre de huit ou dix ; on n'en connaît qu'un seul qui ait parcouru le Péloponèse.

Si dans un des ports de station, une cérémonie, une fête populaire, un spectacle intéressant doivent avoir lieu, mille causes pour une empêcheront d'y assister : c'est le service régulier, le défaut de canot, ou le refus du commandant qui, par un motif quelconque, retient, ce jour-là, ses officiers à bord.

Un exemple entre mille : — toutes les

matinées du dimanche sont consacrées à une inspection minutieuse que suit immédiatement le dîner de l'équipage, en sorte qu'on n'obtient la disposition d'un canot qu'à midi trois quarts au plus tôt; il devient impossible par cela seul de jamais se trouver aux pompeux offices religieux des pays catholiques comme l'Italie ou l'Espagne.

L'on ne voit donc rien ou presque rien des pays où l'on touche, ni même de ceux où l'on séjourne pendant des années, l'on n'y jouit ni du monde ni des beautés de la nature, non faute de loisirs mais faute de temps, — et cela parce qu'on est enrégimenté, caserné; assujetti à des règlements qu'on ne blâme pas ici; — les choses ne sauraient être autrement; — seulement on enregistre un fait, d'où il résulte que

l'officier de marine renonce vite à être un explorateur, un touriste, un *voyageur* enfin.

C'est alors qu'il voudrait au moins jouir dans sa demeure flottante d'une certaine somme de liberté relative, il se compare à un officier de l'armée qui, son service une fois achevé, use comme il lui plaît de ses heures de *campo*. Mais cette comparaison est encore vicieuse, car le marin vit dans le même coffre que ses chefs et ses camarades; à toute heure du jour et de la nuit, il dépend des uns et des autres. L'officier de l'armée a un logement particulier où il fait ce qu'il veut; il en sort et il en rentre sans en demander la permission à personne, sans que ses supérieurs aient rien à y voir; il s'y comporte à sa guise, il s'y occupe selon ses goûts, il

y reçoit qui bon lui semble, il refuse sa porte quand l'envie lui en vient, il pourrait se faire nier à son colonel en personne.

Rien d'analogue n'a lieu à bord.

Le commandant contrôle de fait les actes les plus intimes de la vie; on ne peut jamais se soustraire à son autorité. — Vous n'êtes pas de service, qu'importe? il donne un coup de sonnette, un timonnier vous appelle de sa part, montez? — Vous dormiez, éveillez-vous. — Vous êtes en pantoufles et en robe de chambre, mettez votre uniforme au plus vite. N'oubliez pas surtout de changer de cravate : ce foulard rouge négligemment passé autour de votre cou est un corps de délit hors de votre cabine. Ainsi vous voici forcé d'être en tenue réglementaire jusqu'au fond de ce ré-

duit équivalent à six pieds cubes, dans lequel vous avez la faculté de vous retirer. — Et là encore ne vous croyez pas libre de vous conduire comme à terre. Il est évident que les goûts les plus simples seront contrariés par les nécessités de l'existence en commun, attendu les dispositions mêmes du lieu. — La musique assourdit les voisins : tant pis pour vous si vous êtes passionné pour le cornet à piston, vous ne devez pas irriter vos camarades, chose très-louable en principe, et coup d'épingle néanmoins. Une harpe ou un piano sont très-difficiles à loger dans une cabine ; à bord d'un petit navire, il est impossible d'emporter de pareils instruments. On manque souvent du jour ou de l'espace nécessaire pour peindre.

Gardez-vous d'être fumeur, vous ne

pouvez fumer dans votre chambre. Il faudra faire toilette et monter sur le gaillard d'avant pour satisfaire cette habitude, d'autant plus fréquente sans doute chez vos pareils, qu'ils ont plus de peine à la contenter. Autre coup d'épingle.

Aimez-vous le dessin d'après nature, l'escrime, l'entomologie, la chasse, l'équitation, les jeux, le monde, le spectacle? distractions loisibles à tout officier en garnison; la vie de bord vous réserve d'autres petites difficultés, dont la principale sera toujours celle de vous faire jeter à terre, n'en seriez-vous qu'à demi-portée de voix.

O Phylon-Binôme, que vous étiez heureusement doué pour un lieutenant de vaisseau! Vivent les mathématiques!

Les ordonnances, les usages et les convenances du bord, la volonté ou la présence du commandant seront toujours des entraves pour l'officier, c'est-à-dire pour celui de tous les subalternes qui jouit de la plus grande somme d'indépendance, et qui est le moins à plaindre. Mais si le commandant est un homme morose, ombrageux, fantasque, entêté, capricieux, défiant, colère, tatillon, comme il arrive si souvent, faible ou indécis, aisément influencé par le dernier venu, oublieux et changeant, — toutes ces variétés se rencontrent, — les ennuis maritimes augmentent en proportion de ses défauts ou de ses travers.

S'il est d'un tempérament bilieux, s'il est atteint d'une gastrite chronique, d'une maladie de foie ou des hypocondres, s'il

est sujet à des attaques de goutte, vous vous en ressentirez, n'en doutez pas.

S'il a un vice quelconque, ce vice pèsera sur vous.

S'il est méchant, s'il est cruel, la navigation sera un supplice.

Et pourquoi un officier supérieur de la marine, enivré par l'excès de la puissance absolue, n'en arriverait-il pas à être non-seulement cruel, mais féroce? N'y a-t-il pas eu à toutes les époques des tyrans et des monstres qui se sont plu à torturer des victimes humaines?

Le type peut exister dans la marine, il existe; Liart en est la preuve.

Liart, du reste, n'avait jamais été plus

irrité qu'il ne l'était en arrivant au mouillage de Mahon. — Merval, soupçonné de l'avoir insulté par trois fois, Merval bon officier, Merval riche et gentilhomme, Merval aimant et aimé, ayant pour ami un noble cœur, pour amour une jeune fille, qu'à travers sa rage, Liart voyait belle, douce et pure comme un ange, Merval lui était cent fois odieux. Par contre-coup, Nestor était également en haine au terrible capitaine de vaisseau.

Le tigre ne pouvait mordre, il ne pouvait déchirer ; il rentra ses griffes, il se fit doux et caressant.

On se représentera difficilement tout ce que Merval souffrit pendant le repas improvisé que le commandant offrait à la famille d'Héricourt.

— Était-ce donc lui qu'on venait voir? pensait le jeune enseigne.

Par une des conséquences inévitables de la vie du bord, le commandant avait aisément dérobé à son officier les visiteurs que celui-ci s'était promis de piloter d'abord, et de recevoir ensuite dans le carré; — le commandant empoisonnait le plaisir de Merval et le contraignait à s'asseoir à une table où il avait résolu de ne plus prendre place; — le commandant avait l'air de faire à tout le monde la plus aimable invitation.

Lorsque Montoire se fut emparé de la parole, au bout de la table dont Rivelles faisait les honneurs, — Liart abandonna madame d'Héricourt, et se penchant du côté de Suzanne, il rompit l'entretien de la

jeune fille avec Merval, qui garda un morne silence.

Liart, on l'a dit, était homme du monde ; il possédait l'art de dire des riens. Il était chez lui d'ailleurs, et force était bien de l'écouter. Il se fut bientôt emparé de l'attention de Suzanne. De temps en temps il s'interrompait, et du ton le plus empressé :

— Monsieur de Merval, disait-il, mais vous ne mangez pas. Une tranche d'ananas, je vous prie...

— Mille grâces, commandant, répondait l'enseigne d'une voix étouffée.

— Je vous en prie, mon cher... Maître d'hôtel, offrez donc du malvoisie à M. de Merval !.. Vous allez à Alger, poursuivait

le commandant en s'adressant à Suzanne, — j'ose espérer que notre frégate y paraîtra et que votre famille y sera encore. Nous vous verrons briller aux réunions du gouverneur... Vous souriez..... Il y a, je vous jure, des bals superbes, des fêtes charmantes à Alger, et cela dans des palais mauresques meublés à la française. Partout des contrastes délicieux... je vous prierai dès à présent de m'accorder une contredanse.

Suzanne se prit à rire, en disant :

— Une contredanse retenue à Mahon pour un bal encore douteux à Alger !

— J'y attache le plus grand prix dit Liart d'un ton semi-badin. Et vous consentez, n'est-il pas vrai ?

— La promesse ne m'engage pas beaucoup, je l'avoue, répondit la jeune fille en laissant voir la plus admirable rangée de petites dents blanches sous ses lèvres roses et veloutées.

— Sur ma parole, reprit Liart *con espressione*, je veux franchir la Méditerranée à forces de voiles, je veux me présenter en forban devant la vieille cité des pirates, pour réclamer ce qui m'est dû maintenant ; *la Gorgone* ancrera devant Alger, je m'y engage.

— J'en accepte l'augure, reprit Suzanne.

— Alger, c'est désormais pour moi une contredanse avec la future reine de toutes les fêtes... Je suis très-jaloux, je vous en

avertis ; malheur à qui me déroberait ma chère contredanse !

Liart plaisantait, riait et voltigeait de propos légers en compliments parfois très-hardis. Puis, quand il voyait à la dérobée Adrien qui dissimulait fort mal un dépit incomparable :

— Un massepain, monsieur de Merval, disait-il... un verre de constance...

L'enseigne acceptait avec humeur, et renvoyait bientôt son assiette sans avoir touché aux friandises dont on la surchargeait.

Le supplice, pourtant, touchait à son terme. Liart se leva, un verre de champagne à la main.

— A la santé de ces dames ! dit-il avec

un entrain parfait, à leur heureuse traversée!... Messieurs, la galanterie française ne permet pas de reculer... Chargez les verres, maître d'hôtel!... Cybélus, sers donc M. de Merval!

Le docteur Blaye, qui avait méthodiquement pris sa part de tous les mets posés sur la table, vit, hélas! qu'il n'aurait plus le temps d'achever une superbe *assiettée* de sapotilles transparentes, mais il étouffa son regret et se leva comme ses voisins.

Montoire répétait à tue-tête : — A la santé de ces dames! à l'heureux et prompt voyage de *L'Hécla*!

— Monsieur de Merval, dit le commandant, choquez donc votre verre contre le mien; vous m'oubliez.

Adrien venait de trinquer avec Suzanne et avec sa mère, il dut se résigner à satisfaire l'amphytrion.

— A la santé du commandant!

— Chat-tigre! pensa-t-il.

Le champagne faisait pétiller la gaieté des convives; madame d'Héricourt, à cent lieues de la conversation de la veille, déclarait à Nestor qne le commandant Liart était un homme charmant.

Nestor subissait l'ennui de ses confidences élogieuses.

M. d'Héricourt crut nécessaire de répondre au toast du commandant par sa santé et les heureuses navigations de *la Gorgone*.

Montoire ne manqua pas de reprendre en ténor :

— A la santé du commandant !

Le commissaire, le docteur et le capitaine de corvette trinquèrent ensemble.

On repassa dans la galerie. Le commandant, cette fois, offrit le bras à Suzanne, et la fit asseoir à l'angle d'un divan dont Merval ne pouvait guère approcher. Mais l'enseigne n'essaya même point de franchir l'obstacle qu'on lui imposait ; tandis que le capitaine de corvette entrait avec madame d'Héricourt, il prit Nestor par le bras, l'entraîna dans la salle du conseil et lui dit à voix basse :

— Eh bien, Nestor, que penses-tu ?

— J'ai tout vu, tout compris, c'est un monstre !

— Consens-tu, maintenant, à ce que je donne ma démission?

— Oui... oui, si tu ne peux débarquer.

— Débarquer est impossible.

— Si nous étions à Toulon, peut-être trouverais-tu à permuter : il y a plus d'un Montoire dans la marine, et Liart passe pour avoir du crédit.

— C'est vrai, l'on pourrait trouver un ambitieux de bonne volonté ; mais Liart m'en veut, il ne me lâchera point.

— Qui sait?

— Je sais, moi !

— Mon Dieu ! sois libre ! dit Nestor en soupirant. J'espérais pourtant naviguer encore avec toi.

— La frégate va rester longtemps ici, reprit Adrien. Vous reviendrez sans doute avant que nous soyons réparés et repartis.

— Communiquerons nous ensemble?

— Probablement.

Cybélus prêtait l'oreille et n'avait encore rien pu entendre ; mais les deux interlocuteurs oubliaient peu à peu qu'ils pouvaientêtre écoutés, et le nègre se rapprochait insensiblement :

— Si je pouvais persuader à Fortanet de changer avec toi, dit Nestor, après un

moment de réflexion : il est marié, il est pauvre... tu comprends.

— Oh ! sur l'honneur, j'en garderais le secret, et encore je me regarderais comme son obligé !... Propose-lui avec tous les ménagements convenables... dix mille..., non, vingt mille francs !... Deux ans de mon revenu pour une carrière que j'aime, pour la certitude de faire encore campagne avec toi, matelot !,.. ce serait marché d'or... Mais mon Dieu ! continua Merval découragé, sottises !... Je t'ai déjà dit que Liart ne consentira jamais à la permutation.

— Bien ! silence !... Nous essaierons toujours.

— Et maintenant, écoute... reprit

Adrien. Dis clairement à M. et à madame d'Héricourt que je leur demande la main de leur fille; je n'ai pu les aborder, je n'ai plus le temps d'écrire.

— Très-bien, c'est convenu, dit Nestor.

Cependant Liart, qui causait avec Suzanne, avait amené la conversation sur le compte de Merval, qu'il comblait d'éloges; seulement il avait soin d'entremêler ses dires de petites réticences. Suzanne, singulièrement surexcitée, se permettait parfois des questions qui trahissaient ses sentiments pour l'enseigne.

Le commandant souriait et se faisait un jeu d'intriguer péniblement la naïve jeune fille.

— Mais, mais, toujours mais!... Quoi donc? s'écria-t-elle à la fin.

C'était inévitable.

— Oh ! reprit Liart, peu de chose ! un fort petit péché, je vous assure. Comme capitaine de vaisseau, je ne puis guère lui en vouloir, mais...

— Encore ! fit Suzanne en tapant du pied avec impatience, et certes elle n'eût pas agi de la sorte avant l'ambigu et le champagne.

— Mais, dis-je, et tout de bon, mademoiselle, il est... il est... *amoureux*, pardonnez-moi ce mot terrible.

Suzanne rougit.

— ... Et amoureux comme un fou, poursuivit Liart pendant que Suzanne attentive baissait les yeux... amoureux de toutes les jolies femmes que le hasard jette sur son passage.

Suzanne décontenancée fit un mouvement ; le mot avait porté.

Liart chercha Merval du regard ; Merval en ce moment était dans l'autre pièce avec Nestor.

— Or, vous concevez, mademoiselle, poursuivit le capitaine de vaiseau d'un ton badin, qu'un amoureux a des caprices et des distractions qui causent parfois de petits désaccords entre lui et son commandant. Ainsi, pour aller voir la dame de ses pensées, à Toulon, à Barcelonne, à Naples, ou ailleurs, — c'est partout la même histoire, — il faut des canots, la nuit, le jour, à tort et à travers. On voudrait sans cesse changer son tour de service, aller, venir, courir en pleine liberté. On oublie l'heure de rentrer à bord. On

manque à ses devoirs. Je ne blâme pas notre ami Merval d'être inflammable ; votre sexe a des droit sur nos cœurs, que je reconnais d'autant mieux, que moi aussi je me sens capable de m'éprendre dès la première entrevue… mais enfin le service avant tout !…

On voit la filiation des idées; Merval léger, infidèle, volage, devait se plaindre à tort de son commandant. Liart feignait d'avoir été frappé de la grâce et de l'esprit de la jeune fille ; Suzanne étourdie par tant de paroles nouvelles, se laissa pour ainsi dire arracher l'aveu de l'audace de Merval pendant la promenade précédente ; et Liart se prit à rire en disant :

— Je le reconnais bien là ! C'est ainsi

qu'il procède : à la hussarde, à l'abordage ! il faut, dit-il, enlever d'assaut les navires ennemis et les cœurs rebelles.

— Vraiment ! murmura Suzanne.

— Parole d'honneur ! répondit le commandant Liart des Ardannes.

Tandis que Merval confiait à Nestor le soin de son bonheur, et lui promettait d'attendre encore aussi longtemps que possible avant de renoncer à la carrière maritime ; Liart, mettant les instants à profit, faisait naître dans l'esprit de Suzanne des préventions funestes à l'amour du jeune enseigne.

Le commandant s'était d'ailleurs ménagé la faculté d'avoir le dernier mot. Il

donna un coup de sonnette, Cybélus parut avec un volumineux paquet sous enveloppe adressé au gouverneur d'Alger.

Liart le remit à Nestor, en disant :

— Monsieur Laviolais, voici mes derniers plis, je vous rends votre liberté de manœuvre.

On remonta sur le pont, Suzanne ne quitta plus sa mère, que le capitaine de vaisseau conduisit cérémonieusement jusqu'à l'escalier. Tous les membres de l'état-major s'étaient formés en groupe sur le passage des étrangers qui partaient, Madec au premier rang en qualité d'officier de quart.

Merval, comme les autres, ne put que

saluer la famille passagère. M. d'Héricourt lui secoua la main cordialement, en disant : Au revoir! mais Suzanne baissa son voile et passa sans le regarder. Madame d'Héricourt ne fut guère plus empressée : elle salua et descendit dans l'embarcation avec l'aide du commandant, qui soutint parfaitement son personnage jusqu'à la fin.

Paoletta, légère et joyeuse, sauta lestement dans le canot. Elle venait d'apprendre que, selon toute apparence, la frégate irait à Alger. Cette espérance l'enchantait, et puis elle avait vu Caboche qui l'aimait toujours de tout son cœur.

Nestor s'embarqua le dernier.

— Adieu, matelot, dit-il, courage et compte sur moi !

— Mon Dieu ! répondit Adrien, comme elle me quitte ! Liart lui a trop parlé.

— Je suis là, soit tranquille, et j'aurai l'aide de Paoletta, reprit encore Nestor. Puis il s'élança dans l'embarcation.

Deux minutes après, *L'Hécla* franchissait les passes et reprenait la mer.

Adrien resta sur le pont jusqu'au moment où le vapeur fut masqué par les terres ; alors il se retira dans sa cabine, ferma sa porte avec soin et s'abandonna sans contrainte à son amère tristesse.

Le commandant Liart rentra de même dans sa galerie ; mais la petite victoire qu'il venait de remporter ne pouvait lui suffire. Cybélus, chef de la police secrète reçut de

nouvelles instructions pour découvrir l'auteur des paroles séditieusse, proférées pendant l'incendie. Le capitaine d'armes, premier agent de la police officielle, fut également mandé, interrogé, invité à faire diligence et stimulé par l'appas du grade de sous-lieutenant, qui semblait à Liart le but de l'unique ambition de l'adjudant d'infanterie. Le capitaine Rivelles fut en outre spécialement invité à redoubler de zèle.

L'équipage retranché de vin et consigné travaillait activement sur le pont, — le mécontentement des matelots était visible :

— Voilà donc notre récompense pour avoir éteint le feu, disaient les anciens. On s'expose, on s'échaude, on s'échigne, et encore on est punis en masse !

De temps en temps Caboche répétait à ses camarades de prendre patience ; mais le conseil ne paraissait pas du goût de tout le monde.

On n'omettra pas de dire que grâce à Phylon-Binôme, Patourneau possédait déjà une teinture de la numération décimale, quand le pavillon de *la Gorgone* fut pompeusement amené au coucher du soleil.

Liart fit armer son canot et se rendit à terre ; Cybélus l'accompagnait.

Montoire était de quart, Madec de corvée ; Merval seul était libre. Mais le commandant avant de partir, donna au capitaine de corvette l'ordre de n'accorder à personne la permission de s'absenter du bord, et de faire hisser, pour la nuit, les

deux autres embarcations qu'avait épargnés l'incendie.

Merval entendit ces instructions en vertu desquelles il se trouvait consigné à bord; il en sourit de pitié. Que lui importait à présent, puisque *L'Hécla* n'était plus au mouillage!

Mais le crépuscule durait encore lorsque le vapeur reparut à l'entrée du port.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

